Tant l’ont usé

Pierre Aymer

De mon cuer ont fait lor chamin ferreit:
Tant l'ont useit, mais n'an seront partit.

Thibaut de Champagne

Première partie
A Rome

Me revoici à Rome, où je n'avais nulle intention de revenir. Je n'ai guère le goût de parcourir à nouveau les ruelles, de retraverser les placettes, d'effleurer encore de mes doigts l'eau tiède des bassins. J'ai toujours préféré le pouvoir singulier de l'absence. Assis à ma terrasse, dans ce Nord auquel j'appartiens (car Rome n'y changera rien), un jour de franc beau temps, un livre à la main, je m'aperçois que des dernières lignes sur lesquelles mon regard a traîné, je ne sais rien – j'étais de retour ici, avec toi, Claire, dans notre chambre romaine aux persiennes mi-closes, aux corps zébrés de lumière, aux draps repoussés en boule au fond du lit. Nous les laissions faire, nos corps, même si nous nous moquions un peu de leurs ardeurs. Prudemment toutefois, car nous leur avions confié nos âmes.

Me revoici à Rome, dans la bibliothèque de l'académie qui m'accueille, parmi les tables de bois verni, les livres que bien d'autres ont pris en main, cherchant peut-être eux aussi ce que j'ai coutume d'y chercher, quelques heures loin d'eux-mêmes. La salle de lecture est haute de plafond, une grande corolle de fraîcheur y reste ouverte toute la journée. Il serait bon de se tenir ici, se laisser remplir d'oubli, lentement se refermer. Mais ce serait esquiver la tâche que je me suis fixée, et continuer à faire semblant que je ne sais pas que je suis venu ici pour rouvrir le livre tant de fois achevé et tant de fois repris, le rouvrir comme on rouvre un procès. Peut-être de nouveaux témoins seront-ils convoqués, peut-être parleront-ils, diront-ils enfin, eux, ce qui s'est passé ici, il y a longtemps, hier, le souvenir ne fait pas toujours ces différences.

[Ce début, déjà, est un tissu de mensonges. Exemple : la bibliothèque. Dès le matin il y fait trop chaud pour travailler (*per dirla franca, si crepa di caldo*), les poignets adhèrent au bois, la transpiration tache les pages ou attaque de son acidité le clavier, c'est au choix. Aussi je reste dans ma chambre, où à tout le moins je peux faire circuler l'air en ouvrant bien grandes les deux hautes fenêtres, dont l'appui est au niveau de ma table de travail.

Le courant d'air, qu'on ne s'y trompe pas, ne sert pas à atténuer la chaleur ou favoriser cet autre souffle qu'est l'inspiration ; son unique fonction est de décourager les moustiques.]

Dans la chambre j'écoutais ton cœur. Il me tardait qu'il retrouve son rythme normal, que tu redescendes auprès de moi, que tu entendes à nouveau, comme moi, avec moi, le tic tac discret du réveil de voyage. Et bien sûr chaque fois, oui, tu redescendais, mais en gardant dans le regard un peu du pays que tu avais vu, que tu avais été seule à voir. J'étais loin de toi, mais tu voulais bien rester près de moi, à écouter le bruit composé de Rome qui pénétrait à nouveau dans la chambre, comme une eau se remet à couler. On riait des grands champs de bataille qu'on abandonnait séance tenante – on voulait soudain sur notre peau la lumière nue, on ne supportait plus aucun plafond, plus aucun toit autre que le ciel.

[Quelle valise ! Tout d'abord, mal faite, par un homme, ça se voit tout de suite. Les vêtements n'en seront pas encore sortis que déjà ils seront inutilisables, ou à considérer tels. De toute façon, ils se résument à bien peu de chose : des T-shirts (pas trop clairs, afin de ne pas être trop salissants), slips et shorts (idem), l'une ou l'autre chemise froissée, une paire de jeans pour les visites d'églises, un veston qui a l'air d'avoir dormi sous les ponts. Le reste, c'est du papier, des brouillons, inutiles puisque tous les textes dont je pourrais avoir besoin sont sur le disque du portable, en versions multiples (avril_un, avril_deux, etc.). Je ne vois pas ce que je gagnerais à défaire cette valise, aussi je la laisse telle quelle sur la table basse, là, un peu à l'écart, hors de mon champ de vision quand je travaille(rai). J'allume le portable. Tout semble en ordre, mire d'ouverture, lcd en activité, le disque tourne, les textes apparaissent à l'écran, fragiles, futiles – il va falloir en faire quelque chose de solide, quelque chose qui puisse vivre tout seul.]

Errances. Errances de l'esprit, errances des corps. Je sors, laissant le cahier ouvert sur la table. Quelqu'un vient s'asseoir à ma place et se met à raconter – à nous raconter, nous, toi et moi, Claire, comme si nous étions un fait divers, quelque chose qui se serait passé ici, à Rome, un été, puis serait allé se faire voir ailleurs, griffant seulement le carreau de nos âmes, le mien en tout cas, le tien aussi sans doute, Claire. Errances de ma pensée. La plume n'a pas suivi, n'a pas noté, le cahier étale sa page blanche comme une heure qui se perd.

Il y a un certain luxe à rester enfermé un jour de beau temps, un jour où la Ville – celle qu'on dit éternelle, celle à qui la majuscule sied de plein droit – s'offre aux pas de la découverte ou du souvenir. Sans doute la bibliothèque est-elle fraîche et spacieuse, et j'y ai une table réservée (je sais que je devrais me garder d'accorder la moindre importance à ce privilège, qui n'en mérite d'ailleurs pas le nom, vu qu'il suffit, en ce mois d'août où la salle de lecture est pratiquement désertée, d'en faire la demande). J'ai repris *l'Octavius* de Minucius Felix, et parcouru les premières pages pour retrouver le jeu de ricochet sur la plage d'Ostie. C'était à quelques lieues d'ici, les jeux des enfants païens sous le regard amusé du chrétien. Ou quelque dix-huit siècles plus tard, Pasolini, sur cette même plage, les jeux de l'Innocent, suivis de son Massacre sous l'œil triste et impuissant de Dieu.

[La mort sur la plage conduit de Pasolini au Caravage, aussi sûrement que chez Ionesco la géométrie au crime. À *San Luigi de' Francesi*, tétanisé par la puissance du *Martirio di San Matteo*. Un avis – en latin, langue internationale – invite au *Silentium*. Excellente injonction ! Mais l'église est en pleine réfection, et les coups de marteau se disputent la palme du vacarme aux encouragements (je les présume tels) dont les ouvriers s'exhortent mutuellement.]

Un personnage de Borges se persuaderait que la Bibliothèque est le Centre, le lieu de la solution, sens littéral, là où tous les nœuds se déferont, pour lui rendre un fil libre et fort, avec lequel il pourra tisser le Livre.

La bibliothèque a au moins ceci de central : sa position au milieu de ce qui sur le plan du centre ville fait une belle grande tache verte, la Villa Borghese. Il me suffirait de quelques instants, j'en suis sûr, pour retrouver l'endroit où, les jours où la touffeur écrasait la Ville, nous allions coucher nos corps sur l'herbe, le tien et le mien, Claire. L'herbe est souple et élastique, on dit qu'elle reprend tout de suite sa forme, mais rien n'empêche de croire qu'elle se souvient, car aussi bien le souvenir on ne peut pas le toucher, on ne peut pas savoir ce qu'il est ailleurs, ni même savoir s'il est ailleurs, s'il est chez toi, dans une façon que tu as gardée de t'étendre sur l'herbe, s'il est dans l'accueil souple que l'herbe, désormais, fait à ton corps. Je reste ici, le livre ouvert à la même page, les mains à plat sur le bois frais de la table, et je permets qu'elles se souviennent.

[Si je n'ai aucun scrupule à inventer des personnages, je ne me permettrais pas de parler d'un lieu sans y être allé, et même l'avoir assez longuement pratiqué, comme on pratique un auteur, en y revenant. C'est qu'on ne badine pas impunément avec le réel, qui se définit comme ce qui est vérifiable par le lecteur.]

L'idéal eût été : partir avec un manuscrit sous le bras (de préférence : épais, dense, ramifié ; portant corrections, ajouts, 'paperoles' ; arborant citations tronquées, renvois à vérifier, références à compléter ; riche en phrases à terminer, paragraphes mobiles, syntagmes épars) – et revenir sans rien. Dans la fraîcheur du matin, parmi les orangers dans leurs grands pots de grès, sur la terrasse qui donne sur les toits : biffer. De café en café, alors que le soir se rassemble : perdre ses feuilles, comme un arbre que la

chaleur a rendu trop las à la fin, et content de prétendre que l'automne, de toute façon…

De toute façon, l'automne. *L'automne, déjà*. Il était si facile d'écrire, les pages avaient cet air net, les phrases cette coupe élégante et définitive ; elles étaient venues se ranger si docilement dans la chemise jaune et grise.

Il en resterait ceci : le vent vieux dans les branches, l'hiver. L'idéal, donc, ne sera pas.

Peut-être la terrasse donnera-t-elle sur les touches ocre des toits, peut-être un peintre pourrait-il en faire quelque chose. Toi, il te faudra errer de café en café, dans la ville que l'été a vidée de ses habitants, que l'été a remplie de gens comme toi, de déplacés, ceux qu'il convient de plaindre et ceux à qui il convient de botter le cul. Tu n'ignores pas que tu appartiens à cette deuxième catégorie.

Tu erreras donc, *taccuino in tasca*, de terrasse en terrasse, de jardin public en placette ombragée, la conscience de plus en plus mauvaise sous un ciel irrémédiablement bleu. Il te prendra une envie de nuages, de nuages qui auraient le même gris que ton âme ; tu rêveras de villes du nord, de vent du nord, de la mer grise de chez toi.

Il sera temps de repartir – le petit calepin tu ne l'avais pas le seul jour où il te l'aurait fallu – tu ramèneras un noir poème sur une *ricevuta fiscale*, et des projets de titre pour l'œuvre - toujours ouverte, comme la Città.

Rome, ville de chairs. Trop de soleil, tout a mûri trop vite. Si je ne peux pas dire ce qui s'est passé, c'est d'abord parce que je ne sais pas en fixer le début. Au lever du rideau, tout est clair dans la chambre, tout est léger, les linges et les meubles, la lumière et les corps. La lumière – je la retrouve qui se glisse souplement sous les arbres, dans le parc de la Villa Borghese, que j'imagine comme il était alors, comme il est maintenant encore, tout autour à quelques pas de moi. La lumière. Mes mains à plat sur la table, qui se souviennent. Le livre qui ne se fait pas.

Il faut une méthode, une discipline, une hygiène. Les faits, s'en tenir aux faits, et les dire. Les dire enfin, ici, tout de suite, dans leur dépouillement, leur nudité. C'est la seule façon d'avancer. Les explications viendront après, elles se trouveront d'elles-mêmes, il y en a toujours trop, tout est toujours sur-déterminé. Je commence : on n'est pas revenu de Rome ensemble, Claire et moi. On a encore vivoté à deux quelques semaines, et puis tu es allée vivre (revivre ?) ailleurs, Claire, tu as rempli la camionnette dans la pluie et tu es partie. Je suis resté là-bas, à attendre le retour de l'été et des soirées tièdes que je passerais sur ma terrasse, seul avec les moustiques.

C'est bien. Mais derrière chaque fait il y en a un autre, des tas d'autres, qui y conduisent, et qu'il faudrait débusquer, eux aussi, un à un. On s'arrêterait quand on n'en pourrait plus. Dans mon cas, bien avant, en fait – dès qu'on me signifiera ici la fin de mon séjour et que je repartirai de Rome, cette ville que j'aurai

bientôt l'habitude de quitter, mon cartable plus lourd, sans doute, mais de quoi ? Je repartirai seul en tout cas, seul avec toutes ces feuilles maculées d'encre, dont il avait été fou d'espérer une délivrance.

[Florence devait m'accompagner. Jusqu'au dernier moment, pratiquement jusqu'à mon départ pour l'aéroport, elle m'accompagnait. Et puis ça ne s'est pas fait, ça ne s'est pas 'mis'. Je l'aime bien. Je crois qu'elle aussi m'aime bien. Ce 'bien' est irrémédiablement présent, il est l'essence de l'affection qui nous lie. Sans doute avait-elle mieux à faire. Dommage qu'elle n'ait pas pu me donner un coup de main pour la valise (bouclée en catastrophe, il est vrai). Elle s'en serait trouvée à la fois plus pleine et plus légère (la valise). Je vais tout de même mettre sur l'étagère les livres que j'ai eu la folie d'emporter, cette fois encore, arguant que si on ne peut pas toujours écrire, on peut du moins se reposer en lisant ce que d'autres ont écrit. Pas grand-chose comme guides de Rome, les seuls bouquins dont Florence aurait toléré la présence dans une valise bouclée par ses soins. Je peux toujours rétorquer que je connais la ville – prétention stupide, mais les guides ne la connaissent pas mieux, ils la connaissent autrement, c'est tout.]

Lassitude. Essayons cela comme mot clé, voyons si ça ouvre quelque chose. On était tout le temps ensemble, on n'a pas pris la précaution de se ménager des espaces de solitude, on s'est usé en se frottant, on s'est aveuglé de toute cette lumière. Etc. Voilà. Ça ne me convainc pas. Les explications, il y a celle-là et il y a les autres – je pourrais les égrener, mais à quoi bon si elles me laissent indifférent ? (Quand tu es partie, Claire, quand tu m'as dit que tu partais, je n'ai pas discuté, demandé de raisons, plaidé ma cause – c'eût été un peu ridicule, d'ailleurs, de plaider, j'étais sûr de perdre à ce jeu, et même en gagnant qu'eussé-je gagné ? Il y aurait toujours eu Rome dans notre dos, et la fracture bien visible, le carreau brisé de haut en bas.)

On me demande quelques bonnes feuilles, dont je pourrais faire une lecture publique, un soir de ce mois d'août, ici à l'académie. Un peu avant mon départ. Un peu avant le coup de pied au cul, dont je crois que pas mal estimeront alors que j'ai un urgent besoin. Je me dérobe en prétextant que je ne peux rien lire d'inachevé ; que je crains en effet que cela puisse avoir comme effet de fixer le texte, qu'il ne me serait dès lors plus possible de revoir, de parachever, de peaufiner, etc. Fadaises, ignobles fadaises !

[On ne me demande évidemment rien. L'Academia Belgica (ci-après AB), au mois d'août, dort du sommeil des justes. Quelques résidents seulement, qui se croisent dans la cuisine commune et parlent de moustiques – dans nos deux langues nationales.]

Projet : une longue lettre à Claire, au lieu de ce roman dont je ne trouve pas l'entrée, et dont je ne trouverai sans doute pas non plus la sortie. Je parlerais à quelqu'un de précis, je lui poserais des questions précises, j'attendrais à mon tour des réponses précises. Mais c'est à Claire que j'écrirais, à Claire, la reine du non-dit, pendant tant d'années où tout allait si bien, pendant cet été romain qui me préparait un mauvais coup, à mon insu, à mon immense et ridicule insu. J'abandonne le projet – aussi artificiel qu'une héroïde d'Ovide.

[Ce qui devrait vraiment me donner mauvaise conscience (il est clair que le reste n'y est pas parvenu), c'est la vieille Remington (ou serait-ce une Olivetti[1] ?) de Marcel Moreau, mon collègue boursier à l'AB. Il la réveille tous les matins à sept heures trente pour qu'elle l'aide à fixer sa ration de mots, en lignes lentes et heurtées, à en juger par la frappe irrégulière.]

Excepté sur le plan purement intellectuel, je ne suis pas sûr d'avoir bien assimilé le départ de Claire, je veux dire le fait qu'elle m'ait quitté, pour de bon, semble-t-il. Ce 'semble-t-il' est d'ailleurs superflu – qu'on y voie la preuve de ce que j'avance. Donc, j'écris que Claire m'a quitté, pour voir ces mots sur la page, le caractère définitif que leur confère l'écriture. Mais ça ne prend pas, ça me glisse sur la peau. C'est de la littérature. Comme on dit. Comme je suis censé ne pas dire, du moins pendant ce mois d'août subventionné.

Le roman que je projette – et que je viens de commencer, j'en ai écrit les premières lignes hier – aura pour titre '*Un Avril*'. Il n'y a que le titre qui soit sûr et arrêté, c'est la seule chose que je n'altère jamais (du moins de mon plein gré) ; tout le reste est sujet à constantes révisions. Pour le moment, je n'écris que de courts fragments, sans me soucier d'assurer une cohérence, laquelle doit venir de l'intérieur du texte, ou rester absente. L'écriture se bloque quand je me rends compte que c'est de moi que je parle ; plus précisément, quand je réalise que si j'avais été comme ça, Claire ne m'aurait pas quitté, je veux dire, s'il avait été certain que son départ me touche ainsi dans ma fibre intime, la déchire. Je dois travailler à '*Un Avril*' ; j'y verrai plus clair quand le roman sera fini.

[*Choses vues*. A *Santa Maria Maggiore*, on ne veut pas d'épaules nues, un châle noir est mis à la disposition des pécheresses, qui peuvent dès lors procéder à la visite – je doute cependant que celle-ci vienne jamais à orienter leur âme dans le sens voulu. A l'intérieur, dans une des deux chapelles donnant sur le chœur, je côtoie une jeune Japonaise avec un ballon Mac Do au bout d'une tige de plastique rigide. Elle le tenait droit devant elle, bien haut, obscène autant qu'un godemiché.]

Un Avril

Lucien Greuze

Sera-ce
Le printemps clair l'avril léger
ou
April is the cruellest month ?

Je ne contrôle plus vraiment ce qui se passe ici. Je peux encore décider de chaque phrase, des mots qui la composent, du rythme que devra lui imprimer ma lecture silencieuse. Mais au-delà je ne me sens plus maître de rien. Il faudrait reprendre en main cette créature d'encre et de papier, je le sais, et la forcer à se plier aux exigences d'une construction rigoureuse. Mais qu'elle aille son chemin, maintenant.

Pendant la préparation, toujours plus longue que prévu, je sais que pas une seule ligne que j'écris ne figurera dans l'œuvre achevée ; que le mieux serait de ne pas écrire, car toute écriture est préemption, referme un peu l'éventail de ce qui peut encore être dit. Et cependant il me faut écrire, il me faut le mouvement même de l'écriture – les constructions mentales ne suffisent pas, elles ne peuvent abolir le sentiment que quelque chose va se perdre, que j'aurai laissé passer ce qu'il fallait saisir, et qui m'échappera désormais. Aussi je ne peux faire qu'accumuler des notes. Ce sont en partie des résumés de documents, en partie des ébauches de narration destinées à me rassurer que quelque chose va bel et bien se passer, que tout ne va pas en fin de compte s'enliser, et me laisser planté là avec des pages et des pages

qui auront perdu leur place, dont j'aurai laissé passer la chance. Des plans aussi, plus ou moins détaillés. Des projets de séquence, visant à assurer une harmonieuse distribution entre dialogues et narration. Des bribes de conversation, enfin, dont je m'imagine encore qu'elles pourraient être attribuées à l'un ou l'autre de mes personnages. On comprend aisément que la plupart de ces notes ne contribuent que peu à ce qui survit. Cependant la gestation atteint son terme, et soudain je peux me mettre à écrire sans être entouré de toute part d'un vide qui aspirerait chaque ligne avant même qu'elle ne vienne à toucher le papier.

Pendant toute cette période, le récit idéal serait celui qui requiert de telles notes, qui ne peut s'écrire sans une étape de documentation sérieuse, dont la nécessité saute aux yeux de tous : un roman historique, par exemple. Mais ce récit que j'aborde est aux antipodes de l'œuvre qu'on compose en s'appuyant sur une documentation préalable. L'action – le mot convient fort peu, je l'admets – se passe en des temps et des lieux sur lesquels mes notes ne peuvent rien m'apprendre. Les temps sont suffisamment récents pour que leur empreinte sur les êtres et les choses soit patente encore, du moins à mes yeux. Quant aux lieux, je les ai parcourus et je les parcours en tout sens, si bien que je les connais tout autant que ceux mêmes où j'habite, où j'ai ma table de travail et mes livres. Et pourtant, j'ai rempli des pages de notes, sur ces temps, sur ces lieux – des projections dans l'avenir que je croyais ainsi guider, des descriptions de lieux que je n'avais pas vus, et que je tentais par là de rapprocher et de m'approprier ; des dialogues entre des personnages que je ne connaissais pas, et que les mots, tant bien que mal, amenaient à la surface, faisaient vivre un peu, d'une vie étroite et médiocre, qu'ils se sont empressés de dépouiller quand je les ai connus, eux, Claire, Hélène et Claude, que je suis pourtant en droit de continuer à appeler mes personnages, puisqu'ils figurent ici, qu'ils ont leur place ici, et qu'elle ne cesse de grandir.

Puisqu'il faut commencer – à vrai dire, faire semblant, car, bien sûr, c'est déjà commencé, ça a commencé dès que le titre a pris place au haut de la première page, cet avril qu'il faut maintenant traverser, ces jours dont on ne sait pas encore s'ils seront trop longs ou trop courts, et qu'il va falloir traverser avec eux, Claire, Hélène et Claude, qu'on connaît déjà un peu si l'on y réfléchit, car leurs noms ne peuvent avoir été choisis au hasard.

Puisqu'il faut commencer, je commencerai donc, et pour une fois je suivrai mes notes, en ouvrant par cet autre début – sauf que de toute évidence pour lui il est trop tard, il s'est fait souffler la place.

Le premier jour de cette histoire, un jour d'avril.

Car, oui, je crains que tout ceci, tout ce que je vais écrire, ne soit qu'une histoire, qu'une fois encore je dise tout sauf ce qu'il m'importe de dire, ce qu'il y a au centre, ou plutôt ce qu'il n'y a plus au centre, maintenant que le centre est vide, un creux comme quand l'estomac fait mal, et le dégoût de toute nourriture, surtout spirituelle.

Ce roman, je n'avais souvent aucune peine à m'imaginer en train de l'écrire. Dans une course folle ou préméditée, d'hôtel en hôtel, au bord des piscines, éclaboussé par les baigneurs, taché de crème solaire. Ou aux terrasses des cafés, le cahier que j'ouvre et que je referme (que le vent ouvre et referme), à de petites tables de fer forgé, sous les platanes. C'était presque toujours l'été, il fallait chercher l'ombre. Ici c'est avril, un avril comme les autres, si bien qu'il n'est pas question de s'installer dehors pour écrire.

Je réalise que c'est bien comme un objet que je me l'imaginais, ce roman, une suite de pages, une

séquence de lignes, de mots, de caractères. Le mouvement n'était pas un mouvement narratif, mais seulement le mouvement de la pointe du stylo, le mouvement de l'encre qui se répand.

Je n'avais jamais connu l'angoisse de la page blanche. Il suffisait de regarder le blanc céder, les lignes s'emparer du terrain une à une, abolir les choix, repousser le silence. À vrai dire, il ne m'en coûtait rien. À chaque fois je me bâtissais un mur de mots et, à l'abri derrière, j'envoyais mes personnages à l'aventure, se faire pendre ailleurs, ailleurs que chez moi, ailleurs que dans ma vie. Que m'importent maintenant les grands coups de pied qui l'ont abattu, ce mur ? La conclusion qui s'impose après cette destruction est qu'il n'y avait donc rien là-dedans qui tînt, rien qui méritât de rester debout. Moi, je n'y étais pas ; il me suffisait de sortir sur la terrasse, de poser le pied nu sur les dalles rouges et chaudes : tout était toujours en place. Pour le reste, du papier il y en aurait toujours assez, les disques des ordinateurs je ne les remplirais jamais, des dizaines de milliers de pages, on pouvait y aller. J'y allais.

Ma tête. Pourquoi ne pas dire : 'mon cœur' ? Le mal s'est diffusé, il est partout, il ne se laissera pas circonscrire. D'ailleurs, tête ou cœur, métonymie ou métaphore, peu importe, je ne peux faire qu'obéir à l'une ou à l'autre tradition, me soumettre à ce que l'on a cru ou croit savoir. Ma tête, mon cœur : en faire l'état des lieux. C'est vers cela que je dois me tourner, cela que je dois décrire. Si je veux avancer.

Reprendre, remonter. Ça n'a pas toujours été comme ça. Je reprends. Les dalles rouges, la chaleur. Tu rêvais de terrasses romaines, avec des orangers dans des pots de grès. (Je ne sais même pas si ce rêve est banal, le rêve de tout le monde, ou s'il t'appartient en propre, à la fois ton image et image de toi.) Suivant ton rêve, mon regard errait sur les toits de Rome. Les touches rouges, le contraste avec la silhouette sombre, presque noire, des arbres. Quand j'y suis allé, je ne les ai pas revus – il n'y avait plus que des toits, pas les toits de Rome.

Quand je te revois, Claire, c'est presque toujours dans la neige, cette neige si rare après tout, même ici, dans le Nord, où je suis revenu. Tu as un anorak très rouge, et tu fais une boule (parfois tu me souris par-dessus tes mains occupées et nues). Tu as des lunettes de soleil. Les images s'usent quand on les regarde. Ton image dans la neige s'use, la neige déjà se salit, de la vieille neige, saupoudrée de poussière noirâtre.

Puisque nous aimions tant le Sud, je suis dans le Nord. La logique du contre-pied. Se placer bien en face. À regarder de trop près on n'y voit rien. Me souvenir que je suis au Nord, en face. L'observateur. Ma tâche est précise. Il ne s'agit plus de participer.

Je ne connais personne, ici. Je ne connais pas les voisins (j'ai des voisins ?). Une maison louée à la semaine. Mes exigences se résumaient à peu de chose : dans le Nord, près de la mer, sa peau grise et ses brumes. Fin des exigences. Jamais mis les pieds ici. Si loin du Sud. Le propriétaire est belge. Il a tout laissé en place, vaisselle, linge, CDS, bouquins. Il y a une terrasse et un bout de jardin. Du travail en suffisance, si le cœur m'en disait – après les grosses pluies de l'hiver, la terrasse est recouverte d'une pellicule verte et le jardinet est assez hirsute. Du reste, en temps normal, je serais pourtant plutôt d'humeur à explorer la bibliothèque. Elle m'indiffère. L'essentiel est que je peux partir à tout moment. Je ne me pose pas la question : pour aller où ?

Je suis si loin de cette lumière généreuse que tu aimes tant, Claire, que j'aime en toi, cette même lumière

qui te remplit, ruisselle en toi, à ton insu. Ta montagne, c'est la Sainte-Victoire. Je suis ici pour que la brume m'enveloppe, me cache et me protège. Cependant il faut que je me tourne vers le centre, que je voie enfin à l'intérieur de moi, ce que toi tu as vu. Ce qui t'a fait peur, ce qui t'a fait fuir. Peut-être. Hypothèse de travail. À poursuivre.

Le vide est difficile à saisir. On ne peut que le circonscrire, le cerner. Tout ce qu'il y a autour du puits. Décrire soigneusement la margelle pour bien se tenir à l'écart de la fascination de l'œil rond.

En une bonne heure de marche je suis à la mer, à sa vieille peau grise. J'y apprends comment perdre mon temps. Si je pouvais faire ça tout le temps, le perdre. Regarder le sable couler entre mes doigts. S'abîmer dans un travail semblable à celui des clepsydres. Régulières, résignées.

J'ai choisi de vivre en face. Il faut commencer à regarder. Il paraît que ça s'apprend. C'est peu dire que pour l'instant je n'y vois pas grand-chose. On peut commencer : tu es partie. Ou moi. Quelqu'un en tout cas a bougé. Fait un premier pas. En arrière. Ce doit être un de nous deux. Logique. Pas de tiers. On avait des voisins ?

Prendre tout ça chronologiquement. Mais le temps, j'apprends seulement à le perdre. Et rien que cela me prend un temps fou. Je suis englué. Dans le brouillard, dans l'envie de ne pas voir, de ne pas savoir.

J'ai une profession, bien sûr. Mais suspendue. J'ai des voisins, bien sûr. Mais je ne suis pas chez moi. Pas pour le moment. Je loue à la semaine. Demain, je peux être parti.

Reprenons le raisonnement, en bon maître d'école. Je ne suis pas chez moi. *Ergo*, mes voisins ne sont pas mes voisins. Je suis en vacances (le singulier serait plus juste : en vacance). *Ergo*, ma profession est suspendue.

Je ne peux pas écrire impunément : « tu es dans la neige avec ton anorak rouge et tes lunettes de soleil. » Un instant mon pied a touché la dalle rouge et chaude. Ça fait du bien, ça fait mal. Je me suis penché sur son œil rond. Je me retire, je m'écarte même de la margelle.

Dès qu'on a touché à une phrase, dès qu'on l'a reprise, même si c'est pour qu'elle serre mieux une pensée, qu'elle exprime mieux un sentiment, c'est fichu. Si *petit a* peut être changé en *petit b*, pourquoi pas *petit b* en *petit c*, et ainsi de suite par propagation – par contagion, devrais-je dire – jusqu'à *petit z*, dont on ne sait même plus pourquoi il est là, ce *petit z* au beau milieu de la phrase, comme un pâté. Et on le reprend, on le change de place, on lui fait faire le tour du proprio. Ou, pour varier la métaphore, on apprête en cuisine, on barde, on fait mijoter – on est dans la littérature, on vit pour ça. Le pire, c'est que la première phrase, on l'a déjà retouchée avant même de l'écrire, car on est comme ça, on a un projet, on n'écrit pas au hasard. Il n'y a pas une phrase qui soit honnête, pas un mot qui n'ait part à la trahison. Voilà mes réflexions romaines.

[Florence pourrait être la fille d'Hélène, je veux dire que leurs âges permettraient une telle filiation. A ce compte-là, elle pourrait également être la mienne. Une bonne chose qu'on s'aime bien, et qu'on tienne tous les deux à ce 'bien'. Autrement, je serais ridicule et heureux, je suppose. Je n'aurais plus rien à écrire. On serait ici tous les deux, à Rome, à faire les visites qui s'imposent, celles que le guide ne permet pas de ne pas faire. Dieu sait si elles sont nombreuses. On rentre crevé, mais la chambre est accueillante. Hélène. Je ne parviens pas à imaginer un autre corps que celui d'Hélène, dans une chambre romaine, celle-ci que j'occupe ou celle-là que nous occupions, le corps d'Hélène et le mien, tels qu'ils étaient, tels qu'ils ne sont et ne seront plus.]

Mes notes pour ce récit m'indiquent que de la maison que j'ai louée on peut rejoindre la mer en suivant la rivière, à laquelle on accède aisément en empruntant le sentier piétonnier. Ce n'est peut-être pas un grand détour par rapport au trajet que je fais d'habitude (mais pourquoi parler d'habitude alors que je suis ici depuis huit jours à peine ?). Il y a donc une rivière – techniquement, un fleuve, il se jette dans la mer. J'irai voir ce soir même. J'aime regarder couler – ce que fait la rivière, ce que fait le sang. Contraint ou enfin libéré, dans les vaisseaux ou sur les dalles (rouges, rouges sang). Se souvenir que c'est un roman, que c'est entièrement écrit sur la base de notes que j'ai prises dans le but d'écrire un roman. Un roman pareil aux autres, pareil à mes quatre autres. Il suffira de constater que les pages se remplissent.

Claire pensait (pourquoi l'imparfait ? *pense*) qu'il faut se quitter tant que tout n'est pas perdu. En somme : se quitter quand il est encore temps de le faire, quand on peut encore le faire décemment, qu'on n'a pas épuisé le capital du couple, qui s'est constitué lentement puis s'effrite, presque imperceptiblement au début, puis de plus en plus vite, si bien qu'au prochain coup d'œil il ne reste plus rien. On se quitte vide. On part sans rien. Voilà le scénario en termes économiques. On ne peut l'éviter que grâce à l'*épargne du couple*. Souscrivez à notre formule. Tant qu'il est encore temps.

Cet après-midi, soudain radoucissement (je parle du temps, du temps qu'il fait). Je peux presque rester dehors, n'était-ce par moments un petit vent aigre, qui me rappelle qu'après tout on n'est qu'au printemps, et un printemps du Nord, de surcroît. Assez pour me repousser jusqu'à ma table de travail, dans un petit bureau contigu à la chambre, à l'étage. Reprendre tout depuis le début. Mais auparavant : fixer le début. Ça commence où, ça commence quand ?

C'est tenable, sans doute. La preuve est que je tiens. Je suis aidé par ce coin du Nord que je ne connais pas, par toutes ces choses autour de moi qui ne me connaissent pas, et ne me racontent aucune histoire, et surtout pas la mienne. Je suis dépaysé. En vacances. *Vacare*, *vacuum*. Des vacances au sens étymologique.

Si je m'en tiens aux événements, je peux vite faire le point. Et à quoi bon aller au-delà, repasser toutes les phrases, toutes les bribes échangées (échangées, vraiment ?). Qu'est-ce qu'on gagne à ce film compulsif, dont on connaît toutes les séquences, dès l'instant où on ne peut plus en être que le spectateur ? S'il me reste un peu de capital, je voudrais le placer ici, dans ce grand cahier quadrillé, destiné à accueillir mon dernier roman (dernier en date ou dernier tout court, on verra).

Je suis au bord de la mer, quelque part dans le Nord. Un bateau se rapproche du rivage, il fonce droit sur les rochers qu'il va heurter. Je fais de grands signes pour l'alerter du danger. Mais il continue sa course –

est-il possible que personne ne me voie, qu'il n'y ait personne d'éveillé à bord ? C'est seulement alors que je constate que sa taille diminue au fur et à mesure qu'il se rapproche de la côte. Ce n'est maintenant plus un vaisseau, c'est une table et quelques chaises, il y a Claire, et une femme et un homme que je ne connais pas. Claire me fait signe qu'elle veut me les présenter, mais que ces présentations ne peuvent se faire que de nuit, et qu'il est maintenant trop tard, car l'aube a envahi le ciel et la mer. Claire me dit de me réveiller. Je me réveille. Les murs sont ceux de ma chambre. Plus loin ceux de l'académie, plus loin encore ceux de Rome.

Dire la vérité, toujours, tout de suite. Voilà la règle d'or que je me proposais. Ce retour à Rome, commençons donc par là, je dois l'avoir prévu, médité de longue date. Il a fallu faire des démarches, intervenir auprès de l'académie, obtenir un subside, soumettre un projet d'écriture. Tout cela, ce n'est pas le Horla qui l'a fait, tout de même. D'ailleurs, allons-y, on ne s'arrête pas en si bon chemin, est-ce que tout, tout depuis le début de ce tout, quel que soit le point où finalement je le fixerai, je ne le destinais pas à cette page, à cette phrase que j'écris à l'instant, à ces mots qui me vident ?

La rivière n'est pas très impressionnante, du moins à marée basse, mais elle conduit bien à la mer, comme j'ai pu le vérifier ce matin (hier soir, je suis resté prostré comme une bête blessée, tous les gestes englués dans mon corps ; j'avais un goût de vase en bouche, mon bic pesait des tonnes). Le chemin de halage a été aménagé en piste pour joggeurs. Malgré l'heure très matinale – le jour se levait à peine –, il y en avait déjà quelques-uns. Avec l'air de savoir ce qu'ils faisaient, et pourquoi ils le faisaient. J'ai fait ça, moi aussi. Il fallait être en forme, on vieillirait ensuite, si le temps le permettait. On ne se rendait pas compte avec quelle rapidité le temps allait le permettre. Vanité. Vanité des vanités.

À l'embouchure, je découvre un petit port de plaisance, sans beaucoup d'activité à cette saison. Les bateaux attendent, un peu tristement, qu'on revienne s'occuper d'eux. Un avril frileux. Il ne pleut pas, il fait gris. Le ciel a la couleur de la mer, de sa vieille peau grise et ridée. (C'est l'inverse qui est vrai, sauf à noter ce que l'on ressent au lieu de ce que l'on sait.)

Je constate qu'on peut aussi rejoindre la mer en traversant le domaine acquis au public grâce à la Taxe Verte, une pointe qui s'avance dans l'océan. Par temps de brume, avec un peu d'imagination (et je n'en manque pas encore, voilà quelque chose que je n'ai pas encore perdu), on peut se croire à la proue d'un gigantesque navire, et les grands pins maritimes en sont alors la mâture. Quand on atteint l'extrémité, on trouve des tables pour pique-niquer, et des bancs pour se reposer, et regarder la mer, devant soi, et sur les deux côtés. Je trouve plaisant d'associer aux taxes des couleurs. Taxe rouge sur le sang. Taxe noire sur les intentions. Taxe blanche sur l'âme. J'ai l'impression que j'ai déjà donné. Ce sera donc le Domaine de la Taxe Verte. Je remets une exploration détaillée à demain.

La première photographie que j'en ai vue (je parle de l'académie) avait été prise par un résident au tout début de la nuit. Les globes de l'éclairage public devant le bâtiment y apparaissaient comme autant de lunes descendues et fourvoyées, éclairant de leur lumière d'emprunt une scène qu'elles ne comprenaient pas. Quant au parc de la Villa Borghese, qui figurait également dans le jeu de photos disponibles sur la Toile, il avait été saisi un peu avant, juste à la tombée du soir. Il me donnait une si forte impression de savane que je n'eusse pas été le moins du monde surpris de le voir traversé par une girafe. L'animal incongru et déplacé, cependant, ce devait être moi – je ne le savais pas encore.

Quand ça ne va vraiment pas (c'est-à-dire des journées comme Dieu en fait chaque jour, pour le moment du moins), je me donne du courage en me disant que personne ne me demande de parler de nous, ni de Rome, ni de cet été que j'avais cru si beau. Je suis ici parce que j'ai demandé à y être, et je ne me suis engagé qu'à produire un manuscrit, absolument quelconque, entièrement innocent. Mais Rome, ce sacré fardeau de ruines, me resterait sur l'estomac.

[*Choses vues*. Au forum de Trajan, les chats qui faufilent leur maigreur entre des blocs de colonne gisant sur le flanc dans l'herbe poussiéreuse. J'ai remarqué qu'ils passaient en plein soleil, se souciant du choix d'un trajet à l'ombre comme de leurs premiers miaulements.

Plus loin, le long de la *Via dei Fori Imperiali*, un imbécile déguisé en centurion proposait aux touristes de se faire photographier avec lui, bras dessus, bras dessous. A part que l'imbécile, bien sûr, ce n'était pas lui.]

Ça commence où, ça commence quand ? Un été trop chaud, une chambre d'hôtel où on étouffe, où il n'est pas question de trouver le sommeil. Le corps de Claire et le mien, étendus sur le drap, moites.

- Tu trouves qu'on se parle encore ?

- Tu dis ?

- Est-ce qu'on se parle encore, est-ce qu'on a encore quelque chose à se dire, est-ce qu'on parvient encore à passer la barrière ?

- Tu sais bien qu'il y a une barrière qu'on ne franchit jamais.

- *Everyman is an island*, pour prendre à partie ton Donne.

- Ce n'est pas *mon* Donne, il est à tout le monde, je n'en ai pas le monopole.

- Il se trompait, ou il voulait y croire. Comme nous, avant.

- Avant quoi ?

- Je n'en sais rien, mais ça n'a pas tenu jusqu'à cette nuit, n'est-ce pas ?

- On est crevé, les choses seront différentes demain matin.

- Elles ne sont jamais différentes le lendemain matin. Ça aussi tu le sais très bien.

C'étaient les vacances, la période la plus périlleuse à traverser, quand la pensée n'est pas occupée à plein temps par la routine, quand on peut rêver d'un ailleurs, où les choses se passeraient on ne voit pas très bien comment, mais en tout cas pas comme ceci, on cesserait de patauger dans cette médiocrité dont on ne comprend plus comment on a pu s'en accommoder si longtemps, etc., etc., sans fin sur la pente délétère.

J'essaie de retrouver l'homme et la femme que Claire allait me présenter. Je revois bien la table, une table rectangulaire, ordinaire, de pin verni. Je revois les quatre chaises larges et carrées, avec un dossier

légèrement galbé et l'air assez confortable. Quatre : une était donc vide ? Je ne vois pas de chaise vide : c'est mal parti. Je tente de percer le regard de Claire, de repérer une éventuelle note d'ironie. Rien. On attendra donc.

Je me suis toujours attaché, sans doute plus qu'il n'est raisonnable, aux aspects matériels de l'écriture. Avant de me mettre au travail, j'ai coutume de me procurer cinq ou six forts cahiers, à la couverture vert sombre, au papier épais et finement ligné, que je numérote en chiffres romains. Je taille une bonne demi-douzaine de crayons, je les aligne à ma droite sur ma table de travail, je détache la bandelette d'une nouvelle gomme, je la place à côté des cahiers, j'ouvre le cahier qui porte le numéro I, je pose la main sur le papier vierge et frais, je trace les premiers mots. L'usage du crayon et de la gomme me permet de me lancer sans crainte – rien n'est définitif, tout ce qui s'écrit peut s'effacer. Ce n'est que bien plus tard, quand je possède un texte dont j'estime qu'il pourrait me satisfaire, que je me mets à le retranscrire sur mon portable. Commence alors une nouvelle vague de révisions, à laquelle je finis par mettre un terme, non pas parce que le texte me satisfait enfin, mais par lassitude.

Que ce roman s'annonce différent des autres, on en jugera aisément par l'absence de ces préparatifs et précautions. J'écris ceci avec une pointe bic vert fluo – couleur que je déteste. Sur le corps du bic on peut lire la mention *Université François-Rabelais* www.univ-tours.fr, ce qui me fait croire que je dois l'avoir soustrait par inadvertance à un collègue, peut-être mon collègue linguiste Delacroix, à son retour d'un congrès.

Quant au papier, c'est une feuille extraite d'un cahier quadrillé de format A4, tel qu'on en trouve dans toutes les grandes surfaces. Peut-être ai-je choisi ce papier parce qu'il semblait offrir au tracé un double guide, et par là se porter garant d'une rigueur inhabituelle, du suivi d'un plan précis. Mais le guide vertical ne m'est d'aucune utilité, vu que je n'ai aucune droite à tracer, pas même une horizontale. Le grand format, au contraire, a pu me séduire par tout cet espace de liberté qu'il présente, tout cet élan créateur qu'il semble inviter. Chaque grande feuille me pousse à me laisser aller, à faire fi de toute parcimonie. Et cependant, au moment où j'écris, cette double invite contradictoire – à la rigueur, à la liberté –, je la ressens comme un double reproche. Mais pour l'heure ce sont mes outils, et seul un mauvais artisan s'en plaindrait.

L'écriture ici à Rome a quelque chose de familier, de déjà vu ou mieux de déjà fait. C'est comme si j'avais écrit quelque chose ici quand je suis venu avec Claire, l'été dernier, et pas seulement des cartes postales (même celles-là je ne les ai pas écrites, je ne faisais que signer celles que Claire me tendait, sans même me demander – ou lui demander – quels en étaient les destinataires ; il me fallait une coupure totale, que le reste du monde n'existe plus ; seuls Claire et moi). Seul moi maintenant, et cette vieille servante qu'est l'écriture, cette vieille servante qu'il faut toujours servir.

Outre qu'elle sied à ma paresse, je vois un autre avantage à cette rédaction par fragments à laquelle je me livre dans '*Un Avril*'. Elle me permet de m'arrêter dès que je sens que je ne suis plus sur les rails, dès que je mets à écrire à côté, dès que je construis pour le plaisir de voir l'édifice. Je peux commencer avec confiance : le fragment ne tarde pas à trouver son point final.

Si je retourne à mon roman comme à une drogue, c'est parce qu'il est aussi le moyen de donner forme et consistance à l'homme et à la femme de ce rêve qui me trouble, et que j'appelle le rêve des présentations. Je leur ai donné un nom, un nom à chacun, à lui Claude, à elle, Hélène, comme si Claire avait eu le temps de me les présenter.

Il y a seulement un siècle ou deux – je veux dire quand toutes les conventions de la fiction tenaient encore le coup – j'aurais pu écrire ceci :

Quelle ne fut pas ma surprise quand, ayant aperçu dans le Domaine de la Taxe Verte, assise sur un banc face à la mer, une jeune femme qui écrivait (– à vrai dire, elle ne cessait pas un instant d'écrire, noircissant feuille après feuille d'une écriture serrée –), je me rendis compte que chaque ligne qu'elle traçait était ensuite soigneusement biffée, non pas d'un trait rageur ou serein, mais par le truchement d'une autre ligne d'écriture qui venait s'y superposer, et puis encore une autre, et ainsi de suite, jusqu'à ce que tous les textes ainsi superposés fussent parfaitement illisibles. Il y avait des pages et des pages de ce palimpseste absurde, sur ses genoux.

L'hygiène de l'écrivain, à essayer : ne pas se lever de table avant d'avoir écrit tant de lignes, le nombre exact restant d'ailleurs à déterminer. Mais je ne suis jamais pressé de quitter la table, je ne demande jamais à être excusé.

Mes notes m'apprennent qu'elle s'appelle Hélène. Le banc face à la mer est en réalité une sculpture représentant un sofa (c'est kitsch – j'y ajoute une strate en le décrivant, on en arrive ainsi à la représentation de la représentation d'un objet). Elle écrivait sans cesse, c'est vrai. Je fus moins surpris que ma description surannée le laisse supposer. Je suis fasciné par l'écriture, et je trouve normal que les autres le soient dans une égale mesure. J'hésitais à m'approcher, je ne voulais pas la distraire de son travail. Mais la curiosité, comme elle finit toujours par le faire, l'emporta. Je profitai d'une brève apparition du soleil. La jeune femme venait d'entrouvrir son imperméable. Je continue en romancier peu soucieux du réalisme des conversations (il faudrait se plier à leur caractère chaotique, se soumettre à l'incomplet de la plupart des énoncés, laissés en suspens, mal formulés et mal compris – et de toute façon on ne peut éviter de choisir entre le point de vue du locuteur et celui du récepteur, il n'y a pas d'entre-deux) :

- En avril ne te découvre pas d'un fil, dis-je.

- Tous les mois sont bons pour se découvrir, je crois, répondit-elle. Mais bien sûr je l'entends dans un autre sens que vous.

- Et l'écriture vous aide à vous découvrir, à en juger par votre activité sans relâche. Je vous ai observée quelque temps à votre insu, ce dont je vous demande pardon. C'est que l'écriture me fascine. Je veux dire : l'acte même d'écrire.

- Je vous observais en train de m'observer. J'ai un coin d'œil attentif à ces choses. Pour vous prouver que je ne vous en tiens pas rigueur, je vous invite à venir vous asseoir près de moi. Ne restez pas planté là, cette horreur est assez longue pour deux.

Conversation assez fantasque, il faudra essayer de faire mieux. Et pourtant je suis tenté de la laisser telle quelle. Elle dit bien ce qui aurait dû se dire.

Je fus surpris et déçu d'apprendre de sa propre bouche qu'elle s'appelle Dominique. Je n'aime pas les prénoms mixtes (et mon roman, comme on le verra, a déjà son ou sa Claude). Mais, me montrant les

feuilles sur ses genoux :

- Si je décidais d'en faire un métier, je mettrais Hélène sur la couverture.

Rome est là dehors, à quelques pas de moi. Entre ces murs, parmi tous ces livres, je vis en reclus. Ce qui devrait m'inquiéter, c'est combien peu je m'en préoccupe, avec quelle facilité j'entre dans le rôle et je l'habite. Claire avait-elle pressenti que je ne vivais vraiment que la seconde fois, dans le souvenir où je puise mes mots ? Soudain j'ai hâte de sortir, de me montrer que je vis autrement si je veux, quand je veux. Puis je me reprends, je reste assis, à sourire de ma naïveté. Comme si en jouant un nouveau jeu je pouvais établir que ce n'était pas un jeu qu'auparavant je jouais.

J'ai emporté avec moi *Autour des sept collines*, l'ouvrage que Gracq a consacré à Rome, que visiblement il n'aime qu'à moitié, et encore. Je le relis avec plaisir, je lui sais gré d'avoir si bien résisté. Je résiste moi aussi, mais c'est parce que je n'y suis pas vraiment, je veux dire que souvent seul mon corps est ici, mon esprit habite le Nord de mon narrateur, ou l'ici de ma visite avec Claire, mais cet ici est un là – j'ai moins de mérite.

(Je suis revenu sur ces lieux qui ont tant de choses à me dire maintenant, et pas seulement à cause des souvenirs qui y sont associés. J'ai passé quelque temps au Domaine de la Taxe Verte, à regarder mieux, ou à regarder pour la première fois, je veux dire regarder avec l'œil de celui qui veut décrire, le Banc Kitsch. Hélène avait raison : il est d'une longueur très confortable, environ deux mètres cinquante. Il représente un sofa comme on en imagine dans le salon d'Oriane de Guermantes, lorsqu'on a dûment oublié le texte de Proust. Il est en métal recouvert d'un émail vert bouteille (ou s'agit-il d'une couche plastifiée ?), et la surface en est légèrement alvéolée – je veux dire que les alvéoles sont peu marqués, peu profonds, hexagonaux comme ceux des abeilles. L'inclinaison du dossier permet le repos, mais n'empêche pas le regard de se maintenir avec aisance à la hauteur de la ligne qui sépare le ciel de la mer, et finalement pousse plus à la contemplation, à la méditation, à l'écriture, qu'à l'inactivité stérile de la méridienne. Hélène avait donc bien choisi – bien choisi le siège, car le soleil, le soleil d'avril, alors comme aujourd'hui, il fallait l'attendre. Et l'accueillir d'un imperméable entrouvert.)

Le lecteur s'attend à une deuxième conversation. Elle eut lieu dès le lendemain, sur le Banc Kitsch, dans le Domaine de la Taxe Verte. Cette fois, je la rapporte pour ainsi dire *verbatim* (mais je ne cacherai pas que je laisse de côté les banalités usuelles de part et d'autre du passage clé, le seul donc que je donne ici).

- Qu'avez-vous imaginé que disent toutes ces phrases biffées, toute cette histoire qui s'abolit en se créant ?

- Ah, le Rorschach de vos encres ? Eh bien, vous écrivez à quelqu'un que vous avez quitté, pour lui expliquer les raisons de votre acte. Elles vous paraissent absurdes au moment même où vous vous efforcez de les formuler, et vous les cachez avec d'autres raisons, tout aussi absurdes.

- Et toujours je biffe tout ?

- Oui, tout. Non, attendez. Vous laissez apparente une phrase, une ligne, une seule : « Viens me chercher

au train de sept heures. Hélène. »

- Vous me faites signer Hélène. C'est Hélène qui écrit. Dominique n'y est pas. C'est de la fiction.

(Il ne fait aucun doute que je projette sur le texte d'Hélène ce que je veux y trouver. C'est vraiment un Rorschach. À part que ça ne colle pas, j'en suis trop conscient, je sais parfaitement ce que je fais. Le test n'est pleinement valide que si on se laisse aller, si on n'envisage pas ce que l'analyste fera de la réponse.)

Je ou *il* : j'ai beaucoup hésité avant d'opter pour le *je*. Je veux éviter à tout prix le récit autobiographique, et, contrairement à ce que l'on peut croire avant d'avoir essayé, le *il* est par excellence le pronom de l'autobiographie, de la confession. Avec le *il*, on a un déversoir, on peut lâcher la bonde. Les flots du moi coulent à l'envi dans le *il*. Le *je* est plus sévère, plus discipliné.

Il est clair que je devrais serrer mes notes de plus près. Je n'ai pas élaboré un (des) plan(s) pour rien, et dès que je m'en écarte (ce que je n'arrête pas de faire), mon récit ne progresse plus. Je n'ai encore fait aucun usage de toutes ces pages de description et de dialogue que j'ai rassemblées. Peut-être étais-je à demi conscient que ce n'était pas vraiment du travail : je ne faisais que repousser le moment de commencer, d'amorcer ma recherche du centre. Je suis en train de découvrir qu'elle s'apparente à l'acte de peler un oignon. Mon savoir intime est que le centre est vide : le cœur de l'oignon, le passage à la limite de l'opération d'épluchure.

Pourquoi est-ce que je fais si peu d'efforts pour éviter de déconcerter, voire de choquer ? La secrétaire de l'académie me tend en souriant deux enveloppes :
- Du courrier pour vous, ça vient d'arriver.
- Oh, vous savez quoi – vous seriez gentille de me le conserver jusqu'à mon départ.
- Vous voulez dire que vous ne voulez pas le lire tout de suite ?
- Oui, c'est ça – je veux dire, non, je ne tiens pas à le lire maintenant.
- Mais ça pourrait être important !
- Non.
Comment expliquer que ça ne peut plus être important, que pas même une lettre de Claire le serait, maintenant que j'ai recommencé à écrire ? Mais pourquoi tenter de l'expliquer ? Il me suffisait de prendre le courrier, de le glisser au fond de ma valise. Je le retrouverais quand je la déferais, à mon retour. Cependant le vaisseau a commencé à glisser vers la mer. Ce qui ne concerne pas sa course ne m'atteint plus.

Je vis dans une cave, où la nourriture qui m'est nécessaire apparaît quand j'en ai besoin, sans que je doive intervenir. Je ne me pose aucune question sur son origine, pas plus que je ne m'intéresse à sa qualité. Ce qui m'intrigue, c'est ce grand tableau noir et ces bâtons de craie, à ma disposition. Ces objets me sont pourtant familiers par ma profession, même s'ils y sont à présent un peu désuets. Je comprends petit à petit qu'on me demande de dessiner, mais je ne sais pas dessiner, et je ne sais pas ce qu'on veut que je dessine. Je tente d'esquiver en disant que c'est avec des mots que je dessine, qu'on m'apporte un objet, on verra ce que je sais faire. On suit ma suggestion, et l'objet apparaît. Je constate avec désarroi que je n'en sais même plus le nom, c'est pourtant un objet tout ce qu'il y a de plus commun. Pas un mot ne vient à mon secours, je ne peux même pas en commencer la description. Je finis par prendre la craie pour le dessiner au tableau, mais voilà qu'il change au fur et à mesure que j'essaie d'en tracer le contour. Il se met en boule, je crois bien que c'est un serpent. Cette fois, ça y est, je le tiens, il est dessiné – mais il

glisse du tableau et avant de disparaître il me jette un regard de mépris. Il me fait comprendre qu'il aurait pu être autre chose, si seulement j'avais eu du talent.

L'interprétation cette fois est évidente, il n'y a pas lieu de la chercher. Si c'est une prédiction, je ferais mieux d'arrêter tout et de rentrer tout de suite dans le Nord. Mais je ne céderai pas, je retrouverai cet animal et je lui ferai la peau.

Chaque fois que je me trouve dans une ville d'un pays dont je sais lire la langue et la littérature, je ne manque pas la visite à tout ce que je peux trouver comme bouquiniste. Ici à Rome, ce sont pour l'heure pratiquement mes seules sorties, souvent en fin d'après-midi. Beaucoup d'échoppes sont fermées, mois d'août oblige. Mais j'en ai tout de même trouvé quelques-unes où m'attarder. Je ne suis pas mauvais chaland, et je ressors presque chaque fois avec un ou deux ouvrages qui vont rejoindre ceux qui s'amoncèlent sur la petite étagère de ma chambre à l'académie. Je ne vois pas très bien comment je ferai pour emporter tout ça – les livres sont peu encombrants, mais ils sont lourds. Cependant le problème ne se pose pas immédiatement, et je n'ai d'intérêt que pour les problèmes immédiats – ils ont nom Claire, Hélène, Claude.

Si je rapporte toutes mes conversations avec Hélène le plus littéralement possible, mon récit en sera plus aéré, le rapport prose continue / dialogue fournissant une mesure simple de la 'respiration' du texte. Le risque est de basculer dans l'excès contraire – trop peu de substance narrative. Il faudrait donc ne donner que les extraits les plus significatifs, ceux qui contribuent au progrès de la narration. Mais le moyen de déterminer ce qui est vraiment significatif et porteur dans une conversation à bâtons rompus ? On ne le sait que beaucoup plus tard, quand les paroles ont imprimé leur marque aux événements, quand elles en sont perçues comme la cause immédiate ou lointaine, quand elles ont été elles-mêmes élevées au niveau de l'événement. Il faut donc prendre du recul, laisser décanter. J'obtiens alors quelque chose de plus construit, mais que reste-il de la fraîcheur, du caractère primesautier de ces conversations d'avril ? Jusqu'à présent, je les ai trop mutilées, avec le résultat qu'Hélène y apparaît un peu comme une institutrice – il faut absolument corriger cela.

Il me reste à éclaircir un certain nombre de points avant de commencer le vrai travail. Mais au préalable il faudrait que je sache si ces questions se posent réellement, si elles ne sont pas là précisément pour m'empêcher de commencer le vrai travail, en me permettant de temporiser, en me faisant croire que j'avance, que je déblaie le terrain alors que mes mains font tous les mouvements que font les mains qui creusent, mais ne se referment sur rien.

Ce matin, je décide de montrer les premières pages de ce récit à Hélène, et de me fier à son jugement sur l'opportunité de poursuivre. Je ne compte évidemment pas lui demander de but en blanc de me fournir un tel jugement. Le lecteur (la lectrice) est toujours trop indulgent : il n'est jamais question de jeter aux orties, mais bien de revoir, d'approfondir, de retravailler, de récrire, de tenter une autre approche, etc. Si Hélène me réclame à plusieurs reprises les pages suivantes, si elle manifeste de manière répétée le désir de lire plus avant, j'aviserai. Sinon, je sors une fois pour toutes de ma prison d'encre et de papier.

Hélène n'était pas sur son banc au Domaine. Je me suis rendu au village, où je descends souvent sur le coup de onze heures pour prendre un café ou un vin blanc avant de me remettre au travail, en revenant de ma promenade matinale. J'ai questionné l'aubergiste : qui est cette dame qui passe le plus clair de son temps à écrire, au Domaine de la Taxe Verte ? Il la connaît sans la connaître, c'est-à-dire qu'il sait des

choses qui m'intéressent peu : elle ne fait pas ses courses au bourg, mais au Géant, à quelques kilomètres d'ici. Elle habite une vieille maison dont on dit qu'elle est assez mal entretenue. Elle y aurait beaucoup de livres et des gravures bizarres. Pourquoi bizarres ? Pas précisé. Les ragots des patelins. Si je veux plus de détails, il s'adressera à Pierre, qui connaît tout le monde. Je décline l'offre, et je ne demande pas qui est Pierre.

Je passe le reste de la journée dehors, bien que le temps soit maussade et que je n'aie pas encore fait davantage que jeter un œil distrait à la bibliothèque des Belges. J'imagine un instant ce que tu ferais de ce jardin, Claire. Mais peut-être le climat déjouerait-il tes plans. Je nettoie la terrasse à grandes eaux, et je frotte avec acharnement pour retrouver la couleur claire sous la couche verdâtre que l'hiver a laissée. Je ne sais si les propriétaires m'en sauront gré, mais il me semble que c'est la tâche qui incombe à qui vient ici en avril. Le grand nettoyage de printemps. On attend le soleil pour tirer dehors la table de travail. Mon grand cahier quadrillé. Un dictionnaire. Ma pointe bic vert fluo. Je pense à Hélène, je pense à Jack Nicholson dans *The Shining*, tapant sans relâche une seule et même phrase (*An apple a day keeps the doctor away*, si j'ai bonne souvenance). Je me vois très bien rejoindre ce redoutable duo, Hélène et Jack. Mais moi, j'opte derechef pour le *Lorem ipsum dolor sit amet*, qui présente l'avantage de ne rien vouloir dire.

Je ne répugne pas au travail de l'écriture, et je ne suis pas trop déçu si la première mouture me paraît en fin de compte préférable, et que je doive, revenant à la case départ, reprendre une phrase qui ne me satisfaisait pas vraiment, puisque je l'avais reprise. Passer outre ne sert à rien : il faudra tout de même détricoter. Autant le faire tout de suite. Après tout je suis ici à l'abri d'un soleil qui donne aux touristes un air tout autre que celui qu'ils se promettaient de, et peut-être croient encore, arborer.

Impossible de reprendre un récit au point exact où on l'a laissé. Impossible d'éviter les micro-ruptures, les fissures qui trahissent toutes les fois où j'ai posé la plume au-delà de quelques minutes, où j'ai abandonné ma table de travail, quitté la bibliothèque, parcouru les rues de Rome, pensé à-demi à autre chose. Il faudrait écrire d'une traite, ne pas relever le bec avant le point final. En vain, toutefois - ce serait compter sans les inévitables, interminables révisions. Le manuscrit à reprendre jusqu'à ce qu'il ne reste pas une ligne de sa vieille peau trouée. Autant écrire à loisir – je dis ça pour ceux qui en sont capables.

Tenir le journal d'un livre qui se fait, passe encore si ce journal disparaît une fois l'œuvre achevée, comme un échafaudage qu'on démonte. Mais que faire si on constate qu'on ne peut enlever l'échafaudage sans que le bâtiment s'écroule ?

[*Choses vues*. Mon centurion de la *Via dei Fori Imperiali* est loin d'être un exemplaire unique. J'ai eu droit aujourd'hui au groupe complet, tous levant le glaive de fer blanc dans un *Ave Caesar* sitôt immortalisé grâce à la merveilleuse invention de Daguerre. Pour ma part, j'ai fixé par l'objectif de mon taccuino la séquence qui a suivi aussitôt : un des centurions se gratte le cul en se détachant du groupe et propose au premier venu : *Vuole fare una bella foto ?* Je lui dédicace cet instantané.]

Hélène : J'écris aux morts, à un mort surtout. Je lui dis tout ce que je lui ai dit, et puis tout ce que je n'ai pas pu lui dire, par manque de temps, par manque de courage, par manque de vie.

Je regardais la page d'Hélène. Du bout du doigt je désenchevêtrais les lignes, je les faisais glisser vers un espace vierge où je les lisais. Je franchissais avec ses mots la porte de la mort. Ce n'était pas vraiment une porte, mais une paroi humide et végétale, poreuse à certains regards, à certains savoirs, que les lignes d'Hélène me révélaient. Il faisait tout clair derrière la paroi, clair d'une intense lumière bleue. On la conservait dans de grandes jarres.

Au réveil j'étais fourbu, courbaturé. Mais je gardais un peu de cette lumière.

J'ai passé l'après-midi à écrire comme Hélène. Je t'ai écrit, Claire, tout ce que tu ne liras pas. Il m'a fallu tant de temps pour accepter de ne pas être lu. Mais cette recherche ne concerne que moi. Sinon, je ne ferais que me justifier, et à moi-même en premier lieu. Ce moi déjà si bien persuadé de son innocence, je l'ai malmené, tu peux me croire. On verra plus tard ce qu'il en reste. L'entreprise de démolition est loin d'être achevée. On respire mieux, ici près de la mer.

La preuve que je progresse est que j'ai consacré quelques heures à la bibliothèque des Belges. Elle est assez incongrue. *La Motocyclette* y côtoie l'*Introduction à la Vie Dévote* (ce dernier ouvrage en deux éditions, dont une savante). Je parcours avec plaisir le *Pervigilium Veneris*, dans l'édition Budé, un mince volume rouge qui rend si bien le goût qu'on peut avoir pour la pluie d'avril, quand le temps est doux, comme ce matin : *la forêt dénoue sa chevelure sous la caresse amoureuse des pluies, Et nemus comam resoluit de maritis imbribus.* Littéralement : *les pluies (qui sont des) maris* – le passage du masculin *imber* au féminin *pluie* renverse toute une vision du monde. Mais je me lasse vite de ces notes savantes, qui en d'autres temps auraient fait mes délices. Je sors. Me voici sur la terrasse, à me laisser tremper, le livre à la main. Il faudra que je le remplace. *Imbre perituri*, comme disait le grand Condé.

Je pourrais donner d'autres versions de ma rencontre avec Hélène. Je le ferais, si je ne craignais que la présentation de versions différentes n'enlève à la crédibilité de l'événement – alors qu'au contraire elle devrait l'intensifier, étant un moyen de rendre compte de ce qu'on a appelé le foisonnement du réel. Ce jour-là, un jour maussade et froid (cet avril en eut sa part, on peut m'en croire), je ne m'attendais pas à rencontrer qui que ce soit au cours de ma promenade. Mieux, je préférais ne rencontrer personne. Je n'avais qu'une envie : explorer jusqu'à son extrémité ce Domaine que la carte IGN me faisait d'emblée concevoir comme un grand vaisseau qui s'enfonçait dans la mer. Je voulais être entouré de l'océan, sentir que je pourrais à mon tour m'embarquer de ce finistère, laisser de ce côté de l'océan tout ce que j'avais été, toutes ces définitions de moi-même qu'on m'avait imposées ou auxquelles j'avais tenté de correspondre, d'adhérer ; en vain, puisque j'étais vide.

La rencontre avec Hélène me condensa – je crois que le verbe est exact, exact au moment où je l'ai écrit, exact encore à ce moment où je me relis.

Hélène de nouveau, cette nuit. Son écriture est une célébration de la vie. Soudain je le savais : rien ne peut naître qu'elle n'ait écrit. Tout était en attente. Sa page était une écorce. Quelque chose se détache. Une pierre qui roule à ses pieds. Un effort encore, l'écorce se gonfle. Un oiseau jaillit de la page, comme un bouquet serré qui s'ouvre en gémissant de plaisir. Puis une étoile éclôt et file prendre sa place au ciel. Moi, j'attends mon tour, j'attends de naître. J'attends. Quelque chose ne va pas. Hélène me regarde tristement. Je lui crie de faire un effort, que je veux naître moi aussi. Elle soulève l'écorce. Apparaît une autre écorce, plus rose, plus jeune. Elle est douloureuse au toucher. Il le faut pourtant. Je la soulève, Hélène détourne le regard. En dessous, il n'y a rien, il y a moi. Je me réveille baigné de sueur.

Trop fatigué pour rien entreprendre. Je me plonge dans le brouillard, le long de la rivière. Je ris de nous, Claire, quand je nous revois sur les chemins de la Sainte-Victoire. Qu'est-ce qu'on croyait, qu'est-ce qu'on savait ? Il y a deux petites figures qui se détachent sur la pierre claire. La montagne en se brisant va les ensevelir. Une des deux s'échappe à temps. L'autre, c'est moi.

Il me faut plus de discipline. Je tire la table sur la terrasse, dont les dalles encore mouillées reluisent au soleil. Je vais décrire le robinet, ou décrire une dalle, ou narrer les errances d'une fourmi. Il s'agit simplement de se calmer. Freiner le rythme. Tout va trop vite. Trop d'images, trop de souvenirs, trop de regrets. Décrire le robinet de cuivre – si j'avais encore du goût pour l'humour, je dirais qu'il pose pour *La Verge au Coude*. Décrire une dalle. La dalle rouge et chaude d'une terrasse romaine. Une fourmi tourne en rond. Elle ne voit pas le pied qui soudain l'écrase.

Je ne parviens plus à écrire que des fragments. Je ne vois plus ce que je peux faire de mes descriptions, de mes dialogues, de mes portraits. Si j'écris des fragments, c'est parce que je ne suis plus que fragments.

J'en suis sûr maintenant, il y a en moi un trou noir. Dès que j'en approche le mince pinceau de ma lumière, il l'absorbe et se referme, comme la fleur vorace d'un corail sur un fond marin. J'oublie ce que je cherchais et je me retourne, étourdi et vide, étonnamment léger, vers mon cahier quadrillé, et mes personnages. Eux me ramènent sans pitié à moi-même, à ma recherche de cette béance secrète et puissante. Retour à la case départ. Il n'y a donc aucune raison de s'étonner que les progrès soient si minces, tant dans mon travail d'introspection que dans l'action de mon récit, ou devrais-je dire sa stase.

Le geste le plus érotique auquel il m'ait été donné d'assister : Hélène qui entrouvre son imperméable pour accueillir l'air soudain doux de l'avril, la première fois que je l'ai vue. Pourquoi n'ai-je pas dit cela tout de suite ?

Toute la nuit le vent d'ouest s'est plaint dans la charpente. Au matin, calme plat. Plus rien ne bouge. À quoi bon toute cette agitation en moi, à quoi aura-t-elle servi quand elle s'en ira ? Si elle s'en va.

Hélène frappe à ma porte. C'est la nuit. Je lui ouvre et mon cœur s'affole dans sa cage d'os.

- Elle : « Je suis seule et vous êtes seul. La conclusion ne s'impose-t-elle pas ? »

Je m'approche pour la toucher.

Elle reprend : « Elle ne s'impose pas du tout, voyez-vous. Je venais vous le dire pour que vous ne laissiez pas votre roman s'engager dans une voie sans issue. »

Moi, ironique et amer : « Vous m'apportez des notes pour remplacer celles que j'utilise actuellement ? »

Elle : « Oui, mais vous savez que vous ne pourrez pas les lire. Elles sont trop palimpsestueuses. »

Quand elle est partie, je regarde le mot au dictionnaire. Au réveil, je préfère en rire.

Je reviens à cette chambre, ce lit (cette autre chambre, cet autre lit). Ces jeux, cette course, cet été traversé d'une traite. Mais ils n'ont de sens que s'ils sont tournés vers l'ouvert, vers la mer, vers le ciel. Je regarde le rivage où j'ai abouti, épuisé et seul, et je ne leur en trouve aucun.

Quand le livre avance, je peux sortir dès la fin des heures chaudes, en prenant soin toutefois de ne pas me relire. La relecture est l'amère tâche du matin, le rejet du travail de la veille, en tout ou en grande partie. Et puis de celui de l'avant-veille, et ainsi de suite en remontant les jours, sans savoir où s'arrêtera ce travail de démolition, mais seulement si ça tient ou si ça ne tient pas, et si ça ne tient pas, ça doit partir. C'est comme une maison qu'on retape ; on ne gardera rien des plafonds, et les murs devront être ramenés à la pierre nue. Mais c'est pour demain, c'est le travail de demain. Je sors et mon seul but est de trouver une nouvelle perspective sur la ville, un endroit où m'arrêter et regarder quelque chose de vaste et de construit, quelque chose d'organisé, de composé, ou qui peut passer pour tel. Je projette sur la ville le livre qui résiste.

Proposition : un récit où le narrateur dit *je* est autobiographique, même si l'auteur s'en défend. Réfutation : l'autobiographie n'existe pas. On est parfaitement incapable d'exposer sa vie, d'abord parce qu'on ne la connaît qu'à travers le prisme d'une vision toute personnelle de soi, et ensuite parce qu'on est tout occupé à se justifier, car tout, toujours et partout, tourne à l'apologie. Il est plus aisé d'écrire 'C'est un salaud' que 'Je suis un salaud' (essayez, l'expérience est facile à réaliser). En disant *je*, on est sûr d'en dire encore un peu moins.

Mon roman se passe dans le Nord. Je ne peux écrire qu'à contre-courant. Ici, à Rome, où la chaleur a décidé d'envahir le mois d'août au point qu'on tente de l'écarter comme un rideau dès qu'on sort, j'écris les brumes du Nord, la mer, le vent et ses longues langues humides, l'herbe mouillée qui luit et multiplie le matin. Pour me retrouver ici, il faudra que je rentre dans le Nord, et je verrai enfin ce que je vois, et que je garde caché, enfoui. Je ne vis les choses que la deuxième fois, au moment où je les vois vraiment, quand elles ne sont plus là. Claire est présente, tellement présente que je la divise pour mieux la dire : Claire, Hélène, Claude, la trilogie va bon train, ils s'entendent comme larrons en foire.

[*Fontana di Trevi* : flanquée de deux gigantesques panneaux publicitaires (au moment où j'écris, Calvin Klein à gauche et Coca Light à droite), elle leur tient tête, mieux, elle compose avec eux, elle se sert d'eux pour son splendide montage baroque.]

Quand ce matin Hélène a vu que j'avais une enveloppe sous le bras (pour éviter des recherches confuses et embarrassantes en sa présence, je l'avais extraite du cartable dans lequel j'emporte partout avec moi mon cahier quadrillé et de quoi écrire), elle a tendu sa main ouverte pour en prendre possession. Droit de toute évidence, de toute éternité à elle concédé. J'ai décidé qu'elle ne me surprendrait plus, et je ne lui ai pas demandé comment elle savait que cette enveloppe lui était destinée.

- Qu'est-ce que c'est ?
- Le début de ce qui sera peut-être un jour un roman.
- Vous n'êtes pas sûr qu'il y aura une suite ?

- C'est ça.

- Vous savez que rien ne peut dépendre de moi. C'est votre histoire, dans tous les sens du terme. C'est

vous qui la faites. Donnez à ce ‘faites’ toute la force que vous voulez, non, que vous pourrez.

- Mais vous le lirez, ce début ?
- Oui, sans doute.

Puis, en souriant :

- Il faut bien que je me repose de tout ce travail d’écriture…

- Vous n’avez jamais rien à montrer, Pénélope. Vous ne le regrettez pas ?
- Vous n’êtes déçu que si vous vous mettez dans la peau des Prétendants, et vous savez ce qu’ils valaient. Et un conseil : n’écoutez pas l’aubergiste – les auberges d’Ithaque ne connaissent pas Pénélope…

C’est quand je m’écarte de mes notes que ça ne va plus. Mais apparemment je dois m’en écarter : Hélène les lit.

Passé des heures à regarder la mer. Mais pas assez longtemps, pas assez attentivement. Malédiction des *choses vues*, attraction irrésistible du connu. Ramener à ce qu’on connaît, réduire. À peine a-t-on regardé qu’on a vu. *Nil novi sub sole*, pas de changement à signaler. On pourra se servir une fois de plus de tout ce savoir accumulé qui aveugle. Je vois la mer tout aussi bien de la fenêtre du bureau, d’où je ne la vois pas. Un champ de maïs, des prairies avec du bétail, des poteaux, des fils électriques, la petite dent d’un clocher dans le lointain. La mer est dans la direction opposée. Échanger le savoir contre le regard. Je retourne à mes livres, je reprends le fil de mon récit. *On verra plus tard*, comme on dit sans savoir ce qu’on dit.

Pour le lecteur, Hélène ne peut être qu’une suite de caractères – la seule chose dont il disposera. Sa méfiance sera éveillée, puis excitée, par les allées et venues d’un récit auquel il voudrait faire confiance, s’embarquer dès le premier chapitre, mais qui n’est qu’une suite de traces. Cependant, peuvent-elles être traces sans dessiner un contour, sans lui laisser la possibilité de dessiner un tel contour ? Hélène sera ce qui remplira le mieux ce contour.

[A *Bocca della Verità* je me suis bien gardé d’introduire la main dans la bouche goulue, dont on dit qu’elle dévore les menteurs. Le *Guide Vert* m’informe que ce médaillon servit jadis de plaque d’égout et je n’ai pas l’habitude d’introduire la main dans les orifices de ce genre. L’eussé-je voulu, j’aurais dû longuement faire la file. Les façons de perdre son temps sont innombrables. J’en ai une belle flopée, mais qui n’inclut pas celle-là.

Quant à vous, je présume que vous retenez seulement que je n’ai pas mis la main dans la bouche de la vérité, et que j’ai donc laissé passer l’occasion d’authentifier ce(s) récit(s). Je vous rétorquerai qu’en tout état de cause vous n’auriez rien pu tirer d’une authentification qui vous aurait été transmise par mes soins.]

Claire, tu t’éloignes. Ce n’était pas en partant que tu t’es éloignée de moi. Tu es loin seulement si j’accepte que tu le sois, si en te rendant à toi-même tout ce qui est toi je cesse de me sentir mutilé. Ce n’est qu’à mesure que je redeviens entier que tu t’éloignes.

Quand je suis arrivé ici, je veux dire quand j'ai poussé pour la première fois la porte d'entrée, c'est l'odeur de la maison qui m'a accueilli, cette odeur qui n'est perceptible que si les lieux sont restés inoccupés quelque temps, et toutefois pas trop longtemps. Il faut que l'odeur des occupants s'en aille, et cela prend plusieurs semaines ; d'autre part, après quelques mois s'installe une odeur générique, commune à toutes les maisons inoccupées depuis longtemps. C'est pendant la période qui les sépare qu'on peut percevoir l'odeur propre de la maison, celle qui est vraiment sienne. Ici, c'était une odeur franche et propre, où entraient le sel et le bois récuré, sans le moindre soupçon de moisi, bien que les lieux fussent assez humides, comme je m'y étais attendu, arrivant à la sortie de l'hiver, généralement doux et pluvieux dans ce pays. Le premier jour, pendant plusieurs heures, j'ai laissé ouvertes toutes les portes et fenêtres. L'odeur de la pluie et du vent du large s'est d'abord imposée, mais ensuite celle de la maison s'est remise à dominer. Maintenant que, n'étant plus là-bas, je ne peux plus la sentir, je regrette de ne pas avoir essayé de la décrire un peu mieux. Mais le pouvais-je vraiment, si ce qui m'intéressait alors – et m'intéresse encore aujourd'hui – c'est précisément son caractère individuel, unique, ce qui échappe à toute description qu'on pourrait en donner.

Mes notes. Claude : nu ou nue dans les rochers par un jour d'avril. Lui ou elle, et l'avril, faisant la nique aux dictons météorologiques. Plus un fil à enlever, de toute façon. Image de l'essentiel – un homme nu, une femme nue.

Promenade à nouveau ce matin. L'alternative : se promener en emportant avec soi, dans sa tête, Claire, Claude, Hélène. Ou se mettre au travail, la table tirée sur la terrasse, et écrire Claire, Claude, Hélène. Se cacher derrière Claire, Claude, Hélène. S'il en faut d'autres, je les inventerai.

Au départ, crachin qui paraît anodin la première minute, mais dont on s'aperçoit bientôt qu'il mouille fort et vite. Je regardais la rivière accueillir calmement cette eau étrangère et douce. Marée montante, celle qui mêle Alphée et Aréthuse, eaux amères et eaux douces. Claire est douce, Hélène amère peut-être, Claude ne se laisse pas encore saisir. C'est peut-être elle que j'aperçois là joggant, à quelques dizaines de mètres. T-shirt gris, et sa peau qui donne de la lumière même à ce gris. Rien ne peut s'éteindre autour d'elle ; la journée grise et le crachin cèdent. D'autres portent le gris en eux, ce sont les extincteurs de toute lumière, de tout feu, de toute vie. Je suis du nombre, sans doute.

Le terme *roman* et ses dérivés (*romancé*, *romanesque*, etc.) m'ont toujours déplu, avec leur suggestion insidieuse qu'un roman n'est pas vrai, qu'il n'est qu'inventé, fictif, parasitaire. Or, le roman est – doit être – un concentré de vérité, doit offrir la possibilité de se rapprocher de l'essence même de la vérité, en vertu précisément de son pouvoir de concentration. La vérité est diluée dans la vie ; le roman la capte et la rend à l'état pur. Ou, pour emprunter une autre métaphore à la chimie, il la précipite. Le lecteur avisé recueille le précipité, les autres se contentent de penser que 'ça ne se passe pas comme ça dans la vie'.

Je n'ai aucune conscience du lecteur que je serais si je n'avais encore rien lu. Je n'ai aucune conscience de l'écrivain que je serais si je n'avais encore rien écrit. Ces états vierges ne peuvent même pas être imaginés.

Mes nuits avec Claire, mes jours avec Claire. C'est la lumière dont je me souviens surtout. Son abondance. Ses contrastes. Filtrée par les stores réséda de la chambre, on eût aimé la recueillir, la

conserver pour les jours sombres, où s'en souvenir ne suffirait plus. Ou en larges bandes franches, festives, joyeuses. Maintenue au dehors, mais présente, pressant contre le carreau, s'appuyant à la pierre. Ou invitée à entrer, à partager. Bondissante, en torrent. Calme, en lac, invitant au repos mieux encore que l'obscurité.

Toutes les épées de la lumière, tout l'arsenal glorieux de la lumière. Il ne sert à rien de demander par où elle a fui, par où elle s'est écoulée, perdue.

Claire, écris notre histoire. J'accepte de ne pas en changer une virgule, quel que soit le rôle que tu m'attribues, les paroles que tu me fais dire (je les ai dites), les actes que tu me fais faire (je les ai faits). J'accepte tout.

Tu m'as dit simplement que j'asséchais tout, que je tuais tout de mon souffle aride, et qu'il fallait se garer de moi.

Pour écrire *un* livre sinon *le* livre, nul besoin de cette lumière qui fouille les profondeurs. Il suffira de s'observer, d'observer les autres, de dire de soi et d'eux ce que chacun aime le plus entendre. Ne pas entrer ; du seuil la vue est plus ample, même si les détails nous échappent. On passera à la pièce suivante quand on le voudra et comme on le voudra.

Ce qui fait aussi le livre, son attrait sur l'éventaire du bouquiniste : la dédicace incompréhensible, le pourquoi des passages soulignés au crayon, la carte postale qui a dû servir de signet, tous les signes que le livre a vécu.

Je ne me souviens pas de ma rencontre avec Claire, du moment où je l'ai connue. En remontant aussi loin que je peux, c'est toujours chez des amis que crois l'apercevoir pour la première fois, assise, un verre de vin blanc à la main, n'ayant nul besoin de personne. Cette absence de besoin, elle ne l'affichait pas, mais elle me parvenait avec une évidence qui me fascinait ; dès lors je voulais me faire une place là où n'était marquée la place de personne – pas de creux à remplir, pas de position à prendre. Il devait être possible d'entrer là et de rester debout.

Nous étions venus ici, Claire, comment pourrais-tu ne pas t'en souvenir, non pour visiter la Ville, non pour apprendre à la connaître mieux que d'autres avant nous, mais seulement pour se trouver ensemble à un point précis, l'endroit d'où quelqu'un que nous ne connaissions pas avait pris une photo que tu avais découverte je ne sais où. Les indications permettant de retrouver l'endroit étaient assez minces, mais, loin de nous décourager, cette carence nous ouvrait la perspective de recherches menées en flânant, en rayonnant à partir du petit hôtel que nous avions choisi, à quelques pas de la *Piazza del Popolo*. Nous l'avons finalement retrouvé, cet endroit, bien après qu'il eut cessé de nous intéresser vraiment – être à Rome nous suffisait, Rome où le présent glissait doucement dans le passé, le nôtre et tous les passés entassés ici, légers toutefois, comme un oreiller bourré de plumes.

La lumière : pas à Rome seulement, pas seulement au Pincio, pas seulement sur l'Aventin. Mais aussi la lumière de la Sainte-Victoire, quand la montagne est cet immense vaisseau de pierre sur le point de prendre le large. Dans les rues d'Aix, aussi, jouant avec l'eau des fontaines, eau et lumière échangeant leur substance, se les prêtant comme des jeunes filles une chemise, à une fenêtre secrète, devant un miroir

d’eau pure dans un cadre d’argent.

J’ai passé toute la journée d’hier sans ajouter une ligne à mon récit, sans même ouvrir ce cahier. Celui qui n’écrit pas sait-il le luxe que c’est, s’interrompre ainsi un jour entier ? Un luxe, toujours ; un plaisir, rarement – il faut qu’on sente qu’on a quelque chose en réserve, que les greniers ne sont pas vides ; qu’on se retienne, en quelque sorte, dans l’espoir qu’ainsi la ligne, quand elle sera enfin tracée, en sera plus pure, qui sait, définitive peut-être. Mais si ce jour d’inertie fait suite à une série d’autres où on n’a fait que biffer, retirer, réduire, on ne peut en retirer aucun plaisir, ni non plus aucun profit. Et pourtant ces autres jours, ceux où on a enfin le courage de faire sauter la boue séchée qu’on s’était obstiné à prendre pour du ciment, c’est eux dont on a le plus grand besoin, toujours.

Il est temps que je dresse le portrait d’Hélène, pour avoir au moins une base pour mon travail. Je modifierai si nécessaire (ce sera nécessaire, je sais si peu, et ce peu est si fragile).

Portrait physique : pas moyen de faire un crayon à la Saint-Simon, de la croquer en quelques lignes, même si j’avais le talent requis. Je me rends compte que je ne suis pas sûr de l’avoir bien vue, et pourtant je l’ai regardée quelques moments avant de l’aborder. Comment me reste-il si peu de chose : assez grande, mince, dans la tranche 25-30 (ou 30-35 ?). Ne pas pouvoir déterminer son âge à dix ans près en dit long sur l’observateur. Il est vrai que cet observateur la regardait écrire, fasciné par cette frénésie d’écriture auto-destructrice. Mais l’imperméable, mais l’érotisme profond de ce geste, cet imper qu’elle déboutonne et laisse s’entrouvrir ? Je n’en sais ni la teinte ni la matière. Après toutes nos conversations, je ne sais dire ni la couleur de ses yeux ni celle de ses cheveux.

Portrait moral : au début je croyais qu’elle se définissait tout entière par ce travail d’écriture, mais si ce n’était qu’une façade ? Et cette souffrance que je lui impose, surtout dans certains de mes rêves, n’est-ce pas la mienne, celle que je refuse de reconnaître mienne ? Je ne suis nulle part. La question ne sera pas de modifier ce portrait, mais de le commencer.

Je suis venu ici pour voir en moi, enfin. Où en suis-je avec Claire ? (où en est-elle avec moi ?). Mais n’est-ce pas déjà : où en étais-je avec Claire ? où en était-elle avec moi ? Le passé recouvre ce qui était le présent, il y a si peu de temps, si peu.

Une chose au moins me réconforte : je n’attends rien d’un événement extérieur ; plus exactement, je n’attends même pas un tel événement. Le Domaine n’est pas la Forteresse Bastiani, et je ne suis ni Drogo ni Aldo, à scruter les plaines sans fin ou la mer déserte. Le vide est à l’intérieur, je sais qu’il ne sert à rien de le projeter au dehors. J’ai assez de perspicacité pour comprendre que je suis la source de mon mal, et, je crois, assez de force pour me guérir.

[*Choses vues*. A Saint-Pierre, où j’arrive très tôt pour éviter le gros de la foule des visiteurs, j’assiste au remplacement d’une ampoule (à vrai dire, un spot). Le luminaire est descendu du plafond à l’aide d’une longue chaîne. Les deux électriciens en charge de l’opération (un que je n’ai pas vu, celui du haut, et l’autre qui procédait au sol au changement proprement dit) communiquaient à l’aide d’un walkie-talkie. Au même moment passait à quelques dizaines de mètres une voiturette cireuse, qui contournait les

premiers agglomérats de touristes. La technologie, loin de reculer devant la religion, se rend indispensable en épousant les besoins du culte. La religion, loin de reculer devant la technologie, lui fait croire qu'elle est indispensable au bon déroulement du culte.]

Dès qu'un de mes fragments excède la longueur d'une page (une page de mon cahier quadrillé), il se met sur ses propres rails, il commence à n'être plus que de la fiction, un extrait d'un roman comme j'en ai écrit quatre jusqu'à ce jour, une création où tout est maîtrisé, où tout suit son cours, où tout, du moins pour moi, est prévisible et prévu, et s'en va crever de banalité. Il s'agit d'arrêter avant le succès (lisez : 'l'échec').

Hélène lira peut-être mon roman, mais elle ne m'en dira rien, je le sens bien. Elle m'enjoint à faire, non pas mon roman, mais mon histoire, ma vie. Ce qui est très bien, mais réservé strictement à l'usage de ceux qui sont encore capables de faire le départ entre vie et fiction. Il y a bien entre les deux une frontière dont je reconnais l'existence, mais non la pertinence pour moi-même.

Le portrait d'Hélène. Ce n'est pas que je ne puisse pas le faire, c'est bien plutôt que je ne veux pas, je sens une résistance. Je désire me préserver Hélène intacte, et aussi l'offrir intacte au lecteur. Cette deuxième prétention est absurde : quelle Hélène puis-je donc lui donner, lui qui ne peut la connaître que par mes mots, que précisément je lui refuse ? Est-ce que par hasard je me targuerais de pouvoir l'envoyer au Domaine, le faire asseoir sur le banc kitsch, et le prier de l'attendre (elle, voyant le banc occupé, n'oserait sans doute pas venir s'asseoir à ses côtés, craignant de le déranger) ?

- Claude, l'avez-vous déjà rencontré ?

- Rencontré ou rencontré-E ?
- Rencontré. Mais c'est vrai — il a quelque chose de féminin. Vous devez faire sa connaissance. Il rayonne. Je suis persuadée que chaque être a son verbe. Le sien est 'donner'. Vous le trouverez dans les rochers, à prendre le soleil.

- Même en avril ?

- Surtout en avril. Il appelle le soleil, il le suscite, il le ferait sortir des pierres comme les enfants d'Abraham. Et à la pierre même il sait donner la douceur de sa peau dorée.

- Tout un spectacle…

- Mais il ne se donne pas en spectacle, vous le verrez vite.

- Peut-on savoir quels rochers il hante plus particulièrement ? La côte ici est très déchiquetée.
- Vous le trouverez aux abords des deux petites criques, à droite de l'embouchure de la rivière.

La journée était passablement bien ensoleillée, et j'ai erré le matin d'abord, après ma conversation avec Hélène, l'après-midi ensuite, dans les criques qu'elle m'avait renseignées. Je n'ai pas trouvé Claude. Ou il se cache bien, ou il avait autre chose à faire que prendre le soleil. Bizarre tout de même, s'il l'aime, le soleil. Avril ici n'est pas à cet égard d'une générosité exemplaire.

Promenade habituelle (le mot se fait de plus en plus approprié – qu'est-ce que je fais d'autre d'ailleurs que me promener et écrire, et écrire que je me promène ?). Matinée grise. Pas d'Hélène. J'ai poussé jusqu'aux criques, pour imaginer le contraste entre la pierre grise dans ce temps gris et la peau dorée de Claude (j'ai presque écrit la chair dorée, comme celle d'un poulet). Il y était. Je m'approchai, un peu de biais. Un timide soleil fit son apparition, et je ne pus m'empêcher de croire qu'il l'avait appelé (je ne m'étonne plus de ces choses). Soleil ou pas, la température ne devait guère excéder les quinze degrés. Claude était nu, simplement nu, comme si la seule option possible était la nudité, sans pourtant que les personnes habillées – une seule, à vrai dire, moi, car nous n'étions que deux – dussent en éprouver de l'embarras. Je voulais l'aborder, mais ne savais comment. Quand il m'aperçut, il me sourit, et je sentis que j'aurais pu lui dire, tout simplement : « Avril vous sied si bien, le saviez-vous ? »

Mais je ne sais rien des préférences sexuelles de Claude (mes notes n'en disent rien – elles ne m'apprennent d'ailleurs pas grand-chose sur qui que ce soit). Je craignais de gaffer, de donner l'impression de vouloir entrer dans le jeu de la drague homosexuelle. Au bout d'un moment je suis parti, un peu étonné d'être triste.

- Avril vous sied si bien, le saviez-vous ?
- C'est gentil à vous de dire ça. Avril ne m'a jamais déçu. Il sait reconnaître les siens.

Si nous n'étions jamais venus ici, si tu n'existais pas, si tu avais rejoint Hélène et Claude, si je n'avais rien écrit encore, si… – je regarde le ciel se mirer dans ma tasse de café, posée sur le livre à faire, pour ne pas laisser d'auréoles sur la table de bois.

[*Choses vues*. De la terrasse du restaurant où je dîne seul, j'observe les gens qui s'approchent de la carte exposée à l'entrée et l'étudient, parfois longuement, en jetant des regards furtifs aux dîneurs et au contenu de leurs assiettes. Arrive un couple, un jeune homme et une jeune femme. Ils lisent la carte, s'embrassent et s'en vont voir ailleurs. Ce soir, ils se seront, en partie du moins, nourris d'amour (et l'eau claire ne manque pas à Rome, merveilleuse ville de fontaines).]

Je ne comprends pas cette note : « le cœur tanné d'Hélène ». Comment ai-je pu écrire une chose pareille ? Qu'est-ce que j'en sais ? Qu'est-ce que je sais d'elle ? Je ne l'avais même pas encore rencontrée. La plus grande vigilance s'impose face à ces notes qui ne m'ont servi qu'à continuer de ne rien voir. Je n'ai pas compris Claire, je n'ai pas compris ce qu'elle a fui (à supposer qu'elle ait fui quelque chose). Mes notes sont des notes sur la margelle, les notes de celui qui refuse de regarder l'œil rond. Il faudra bien que nos regards se croisent.

Sans doute sous l'influence du travail d'Hélène, je suis de plus en plus fasciné par la destruction. Mes lignes semblent porter leur propre mort et m'inviter à ne pas leur faire grâce, comme si elles me disaient : ne nous condamne pas à vivre dans ce monde où nous serons toujours des étrangères, laisse-nous retourner auprès de nos sœurs, laisse-nous nous enchevêtrer dans les lignes d'Hélène.

Je fais mes achats au Géant. Comme Hélène (je n'ai pas attendu d'apprendre qu'elle y allait pour y aller –

c’est un hypermarché, et c’est le premier sur lequel je suis tombé, c’est tout ; mais pourquoi cette attitude défensive ?). J’avoue sans peine que je serais curieux de l’y rencontrer, pour la voir faire autre chose qu’écrire. Je me la représente choisissant les blocs de papier recyclé qu’elle semble préférer. Mais je suppose qu’elle se nourrit, et donc qu’elle achète du poisson, des légumes, du café, du sucre, des œufs (j’ajoute les œufs à ma propre liste, je les avais oubliés). Elle n’est pas pur esprit, tout de même. Mais je ne la rencontre jamais ici. Jamais nulle part ailleurs que sur le Banc Kitsch, au Domaine de la Taxe Verte.

Une odeur obsédante de miellat. Une placette. Le soir tombe, est maintenant tombé. Soir de fête, quelques lumières. On est un peu à l’écart (mais comment, mais de combien ? où sont les copains, où sont les parents ? je ne vois plus). J’ai ouvert deux boutons à sa chemise, et mon doigt glisse sur le contour de son soutien-gorge léger. Thérèse, la gamine au nom si sage.

Qu’est-ce que je vais faire de ces souvenirs de mon adolescence ? Est-ce moi ? Oui, c’est bien moi. C’est la première chose à établir, car la distance, c’est bien plus que les années, et il y a danger de se perdre. Mais c’est moi, là, dans l’avril au soleil, et mon appétit est celui du joggeur matinal.

Thérèse. Allons jusqu’au bout, pour une fois. Alors que mes doigts effleuraient sa peau, dans ma tête ça atteignait un sommet de stupidité : « Je suis sur la bonne voie, je m’y prends certainement bien, ça ne marcherait pas comme ça si c’était autrement qu’il fallait s’y prendre » – et toutes les fadaises que se souffle à lui-même celui qui croit savoir comment on grandit.

[A Saint-Pierre, encore, le matin même du changement de spot. Un office se déroulait quelque part dans une chapelle à gauche du baldaquin du Bernin (il y a place pour tout le monde ici, et pour toute une multitude d’activités). Je me suis approché. Lecture de la Bible (*Parole di Dio*). Il s’agissait d’Ézéchiel et de son livre. *Mi disse : « Figlio dell’uomo, mangia ciò che hai davanti, mangia questo rotolo »* (Ez. 3, 1). On sait qu’à Ézéchiel, de toute évidence, l’appétit vint en mangeant. Mon cas est plus complexe. Prémisse : je devrais être fou pour voir un hasard dans le fait que c’est ce texte et aucun autre, qui, à ce point précis de l’univers des coordonnées spatio-temporelles, vint me saisir par l’oreille.]

En cherchant un décapsuleur dans un tiroir de la cuisine (jusqu’ici je m’en étais très bien tiré avec le seul tire-bouchon, je suis plus vin que bière), je tombe sur une petite clef, à l’anneau triangulaire et au panneton rudimentaire, un simple parallélépipède de métal plat. Les propriétaires ne m’ont rien dit de cette clef. Je ne suis pas chez Barbe-Bleue, pas la peine de chercher le cabinet interdit. Ah, la boîte aux lettres, sans doute. Au moment où je l’ouvre, je désire – absurdement, infiniment – un mot de toi, Claire. ‘Viens me chercher au train de sept heures. Claire.’ Sans savoir s’il y a un train de sept heures. En sachant pertinemment bien, par contre, que tu n’as pas mon adresse ici (et si tu l’avais, et si tu m’écrivais, ce ne serait pas cela ton message – mais je n’attends plus d’explications, Claire, un post-mortem ne m’intéresse plus).

Je ne trouve qu’une facture d’EDF, un avis de passage (périmé) du Service de l’Eau et de l’Assainissement, et un feuillet publicitaire. Je repousse le tout dans la boîte. Ce n’est pas moi qui habite ici.

Claire, ton image a repris des couleurs. La neige est bien blanche et ton anorak est bien rouge. Tu as des lunettes de soleil mais elles ne cachent pas ton sourire. Je ne désire plus ton retour.

Il fallait seulement que je puisse te rendre ta place. Ce n'est pas en niant qu'on avance. *Niant* est proche de *néant*, *niant* est proche de *niais*.

Claude la connaît :

- Dominique et moi nous avons travaillé à la même ambassade. Oh, n'en concluez rien sur moi – je ne faisais que servir à la cafétéria.

- Vous étiez donc tout à fait indispensable. Le moyen de commencer une journée sans café ?

L'aubergiste commence à me poser des questions sur Hélène. Le questionneur questionné, je n'aime pas ça. Ça me gêne, car il n'y a pas d'autre bistrot au bourg, et je tiens à mon café ou vin blanc d'onze heures. Je ne suis pas parvenu à lui faire croire qu'Hélène m'est indifférente. Ça ne veut pas dire que l'aubergiste est subtil, ça veut plutôt dire que je ne le suis pas.

Mes notes sont sèches et vides. Ce matin, je les jette. Le paralytique n'a que faire de l'aveugle pour le guider.
Excepté que je ne le fais pas. Je peux trop bien m'imaginer jetant tout ceci au panier, et retournant sagement à mes notes.

En pleine nuit, à l'heure des chats, la directrice de l'académie entre en coup de vent dans ma chambre. Elle est vêtue d'une longue chemise de nuit avec force dentelles au jabot. Je constate que moi-même je porte une telle chemise, bien que le dessin des dentelles soit légèrement différent.
- Où sont les bonnes feuilles ?
Je lui tends les pages que je viens d'écrire.

- Mais ça j'ai déjà vu. Ce ne sont que des brouillons. Vous n'allez tout de même pas me dire qu'on doit se contenter de ça, ici. Pensez un instant à la réputation de l'Académie (elle y mettait une majuscule), à notre *aura*.
- Oh, excusez-moi, je suis confus, je vous ai donné là un premier état. Les bonnes feuilles, les voici…

J'ouvre mon cartable, mais à mon désarroi il ne contient que des cartes de Rome et des guides de voyage. Depuis une édition récente du *Guide Vert* de Michelin, en passant par *Frommer's Italy 96*, jusqu'à *L'Italie en un volume* (Touring Club Italien, Les Guides Bleus, sous la direction de Francis Ambrière, Hachette, 1949). Pas une ligne de moi. Ouf, soudain j'aperçois le mince volume qui pourra me tirer d'embarras, *Autour des sept collines*. A la dérobée, je surcharge le nom de Gracq du mien. La surcharge ne se voit pas, Greuze vient recouvrir Gracq, et la lettre supplémentaire ne déborde pas trop. Je tends le volume à la directrice.

Elle l'ouvre et fait la moue.

- Votre menu de *l'Eau Vive* n'est pas à jour. Il aurait fallu vous renseigner avec plus de soin. Nous avons toujours eu le souci de la rigueur, ici. L'héritage de Franz Cumont, vous comprenez…Vous passerez demain matin à mon bureau, je vous délivrerai votre titre de transport pour le retour. Encore une chance pour vous que vous me soyez sympathique, je ne sais d'ailleurs trop pourquoi. Je vous promets d'user de

mon influence pour vous éviter le sceau de l'infamie.
- Le sceau de l'infamie ? Qu'est-ce que vous voulez dire ?

- C'est juste une petite marque, mais indélébile et… oserais-je dire… mal placée.
- Où donc ?
- Je crois que vous le savez, tout le monde le sait, tous les *hommes* le savent.
Elle mettait un tel accent sur le mot 'hommes' qu'il ne subsistait aucun doute quant à l'organe qui ferait l'objet du marquage. Elle ajouta encore :

- *Voi sapete, voi sapete quel che fa*.

Mes nuits avec Claire, celles où on dormait si peu, où on se refaisait si bien. Ces nuits qui m'ont aidé à passer tant de jours, ces nuits si claires, il devrait m'être toujours permis de les dire, de m'en rafraîchir, de me baigner dans leur lumière.

La prescience d'Hélène m'intrigue. Une expérience doit me permettre d'en savoir plus. Je n'ai confié mon rêve de cette nuit à personne, ni même au papier. Si elle le découvre, je crois que je m'enfuis.

- Je ne vous dérange pas ?

- Non, nullement. Je m'attendais à vous voir. Vous savez, j'en suis venu à budgétiser nos petites conversations.

Cette métaphore comptable me rappela l'économie du couple, mon échec avec Claire. Je dis d'un ton assez amer :

- Au passif, je présume ?

- À l'actif. Je porte à l'actif tout ce que je fais dans la journée d'autre que cette écriture qui ne laisse pas de traces. Vous me donnez la preuve que je ne suis pas encore tout à fait une recluse à qui on ne peut plus adresser la parole.

- J'ai rêvé de vous.

- Ah oui ?

Mais avec une intonation plate, comme si ça ne l'intéressait pas, comme si elle voulait me décourager. Mon irritation s'intensifia. Et puis, je ne sais pas ce qui m'a pris d'oser, et d'oser mentir, à ce point :

- Nous faisions l'amour et je m'endormais dans vos bras.

- Pour vous les hommes, c'est souvent meilleur en rêve, n'est-ce pas ?

En plein dans le mille. Mais pour qui se prenait-elle ?

- Vous allez ouvrir un cabinet de sexologue ?

- Pourquoi dites-vous cela ? Vous croyez que j'y ferais du bon travail ?

- Excellent.

- Vous plaisantez ?

- À peine.

Je n'en sais toujours pas plus sur Hélène. Je peux multiplier les hypothèses si ça me chante, mais je n'ai rien de solide. Elle, elle sait.

Toutes mes conversations avec elle ne me la révèlent finalement que très peu, quelles que soient la fréquence et l'intensité avec lesquelles je me les remémore. Hélène est une langue. Pour faire des progrès, il faut lire des textes, beaucoup de textes, écrits en cette langue, la langue qu'elle ferme dans son écriture frénétique et stérile (point de vue du récepteur, j'en conviens). Je n'y ai pas accès. Elle ne veut pas me les montrer, même pas dans l'état tout à fait mutilé où elle les laisse.

Pourquoi se jette-t-on toujours sur le sexe quand on veut choquer ? Et pourtant, *s'endormir dans vos bras*, c'était la quintessence de toute confiance, ce l'est depuis toujours, depuis que l'homme s'entoure de feu pour tenir les fauves à l'écart, depuis qu'il s'entoure de mots pour se protéger.

Le rôle de Claude dans ce roman : pas clair, pas clair encore. Il sait des choses sur Hélène, je le sens, comme Hélène sait tant de choses sur moi. Claude est d'un abord facile, mais ça ne veut rien dire. D'ailleurs, qu'est-ce que je veux savoir sur Hélène que je ne suis pas prêt à lui demander à elle, directement, sans préambule ?

Claire, je ne sais pas ce que tu imagines que je suis en train de faire. À supposer que tu imagines quelque chose. Je ne perds plus mon temps, Claire. Quelque chose s'est détaché, un bloc de l'iceberg. La ligne de fracture devait être perceptible depuis longtemps. C'est peut-être elle que tu as aperçue, bien avant moi.

La cuisine est équipée d'un lave-vaisselle, mais je ne m'en suis pas encore servi, ça n'en vaut pas la peine. Vivant seul ici et mangeant ce que je mange, il me faudrait presque une semaine pour le remplir. Pour le moment, je préfère de toute façon faire la vaisselle à la main – les mouvements à accomplir ne requièrent qu'une petite partie de mon attention, et mon esprit peut vaquer en paix à mon récit. Le grand cahier quadrillé est ouvert sur la table de la cuisine ; je n'arrête pas de me sécher les mains pour écrire une ou deux lignes de dialogue ; la suite me vient au moment précis où je replonge les mains dans l'eau savonneuse.

Ce matin, Hélène n'est pas au Domaine. Je rentre en hâte, je prends un raccourci dans les ajoncs qui me déchirent les mollets, je file en voiture au Géant, où je parcours toutes les allées : elle n'y est pas. Mais qu'est-ce qui me prend, mais qu'est-ce que je veux ? Si Claire me voyait… Si Hélène elle-même me voyait… Dans cet hypermarché où je n'ai besoin de rien. Je veux rentrer chez moi, y rester enfermé deux jours au moins, pour me calmer et tenter de faire le point. Faire le point : précisément ce dont je suis incapable, précisément ce que je suis venu faire ici.

Une image : moi, gosse, lisant dans un fossé. Pas parce que ça me plaisait de lire comme ça, mais parce que j'avais lu que c'était la place idéale pour lire. La lecture d'abord, la vie ensuite. Déjà.

Selon un des plans détaillés dans mes notes, Hélène se contente de jeter ses brouillons à la poubelle (il y en a une, bien sûr, au Domaine). Mon narrateur peut alors les récupérer. Peut-être parvient-il à les reconstituer. Mais il y a des passages illisibles, il manque des morceaux pour assurer une cohérence. Le narrateur est contraint d'inventer. Le texte se multiplie.

Hélène ici à Rome, assise à la terrasse d'un café. Je ne la reconnaîtrais pas tout de suite, je l'apercevrais d'abord de dos. Elle n'écrit pas, mais elle a posé son sac à main sur une pile de feuilles, pour que la brise ne les emporte pas. Elle me reconnaît, sans surprise, bien sûr. La conversation peut sauter d'un seul bond tous les préliminaires.

- Vous les laissez décanter un peu ?
- Je fais comme Claude, je prends l'air… mais à l'ombre, c'est préférable ici.
- Vous ne m'invitez pas à m'asseoir quelques instants près de vous, comme sur le banc kitsch ?

- Comme si vous n'alliez pas le faire… Et vous, vous progressez ?
- Disons que je m'occupe.
- Et ça vous suffit ?
- Vous savez bien que non, je ne peux me contenter de l'écriture comme activité, il me faut toujours un produit.
- Vous apprendrez. Rome vous apprendra.

- Vous n'hésitez pas à lui attribuer un bien grand pouvoir.
- Je la connais.

- De toute façon je n'y resterai pas indéfiniment. Il y a des signes avant-coureurs d'un départ qui ne peut plus être bien éloigné.
- Le temps ne fait pas tout à l'affaire. Il faut garder les yeux ouverts, accueillir la lumière.

- Comme vous.

- Comme moi, comme bien d'autres. Je vous invite à nous rejoindre.

[*Choses vues*. Près de *Sant' Andrea della Valle* (il est commode à Rome d'utiliser une localisation par église). Une grosse dame s'éventait avec une carte postale offrant le portrait du pape. On ne dira plus qu'il ne sert à rien.]

L'interaction Claude/Hélène est faible dans tous mes plans. Dois-je vraiment faire en sorte qu'ils se connaissent ? Ce passage commun dans une ambassade, à quoi me sert-il ?

Autre image : je suis dans mon bureau (le mien, pas celui d'emprunt où j'écris ceci), je travaille à un roman. Tout est bien en place : mon portable, avec le Grand Robert dans le lecteur de CDROM ; mes notes dans des fichiers distincts qu'au besoin je ramène au premier plan de mon traitement de texte ; mon plan principal sur papier kraft. Dehors un paysage enneigé, sans interaction aucune avec la cité balnéaire où se déroule mon roman. Mon regard glisse de l'un à l'autre. Lewis Carroll. Il y a un côté du miroir, et il y a l'autre. Je passe de l'un à l'autre comme je veux. Le résultat est un roman médiocre, que je n'ai jamais

relu et que je n'ai nulle envie de relire.

Ce soir il me prend l'envie de partir – prendre la voiture et partir, rouler, vers le Sud, voir les chiffres verts du thermomètre extérieur, sur l'ordinateur de bord, grimper, degré par degré. Me soucier uniquement de cela, de cette progression de la température. Ne plus m'arrêter. Si je m'arrête, je retombe dans les mêmes erreurs, je recherche les mêmes choses, et je ne les trouve pas. Et cependant je reste, je reste ici à écrire qu'il me prend l'envie de partir.

[A Saint-Pierre, toujours : quelques minutes d'observation m'ont permis d'établir que la *Pietà* de Michel-Ange, en ce mois d'août 2002, est inondée d'un flash toutes les deux secondes. Marie y trouve-t-elle la moindre consolation ? On peut en douter. Quant à Michel-Ange, si les choses de ce monde lui parviennent et l'intéressent encore (on peut en douter également), il pensera qu'il aimerait la reprendre chez lui un soir, pour qu'elle puisse se reposer un peu.]

Toute personne qui écrit doit savoir un jour pourquoi elle le fait. C'est la condition pour pouvoir arrêter. Quand Hélène a su ce qu'elle recherchait dans l'écriture, elle a pu s'arrêter (elle s'est arrêtée ? je n'en sais rien ; je sais seulement qu'aujourd'hui non plus elle n'est pas au Domaine – ma décision de rester chez moi deux jours a débouché sur un après-midi où je n'ai rien fait de bon, je saisissais et feuilletais l'un après l'autre les livres de la bibliothèque ; même les Gracq – il y a ici la série complète des volumes parus chez Corti – n'ont pu retenir mon attention, je lisais sans qu'un seul mot me parvienne ; finalement, j'ai fait vingt fois le tour de la terrasse – une promenade de prisonnier, pour me punir et tenter de me calmer).

Une journée d'Hélène à l'ambassade. Une journée de Claude à l'ambassade. Deux sujets de composition. Ou un seul. Pour le lecteur. Il en sait autant que moi.

J'ai pensé que je pourrais rendre visite à Hélène chez elle. Je sais où elle habite et je trouverais bien un prétexte. Je verrais les fameuses gravures, à supposer qu'elles existent. Mais je ne le ferai pas. Je sens que ça pourrait rompre le lien que nos conversations ont créé, et qui m'est devenu trop précieux pour que j'accepte de courir ce risque.

Dans le fond, je devrais donner une interprétation positive à l'absence d'Hélène au Domaine pour le troisième jour de suite aujourd'hui : elle est guérie de ce qu'il fallait bien appeler son obsession d'écriture auto-destructrice. Mais je ne parviens qu'à grand-peine à me persuader que son comportement avait quelque chose d'anormal. Pour moi, écrire est normal, passer sa vie à écrire est normal, écrire frénétiquement est normal.

Hélène est au Domaine, occupée à remplir ses feuilles. Je me retire avant qu'elle ne me voie. Je suis plein d'une joie absurde et éclatante.

Il y a toujours deux romans : celui sur plan, sur notes, celui qu'on se propose d'écrire. Et celui qu'on écrit vraiment. On peut tout prévoir, sauf ce qui va s'y passer. Du moins si c'est un vrai roman, un roman à

fenêtres. Il y a toujours quelqu'un prêt à sauter par la fenêtre, il y a toujours un peu d'air frais prêt à entrer en coup de vent et souffler vos feuilles comme si c'étaient feuilles mortes. Écrire n'est pas recopier quelque chose qu'on a en tête ou sur papier ; écrire change la donne.

Entre le moment où j'ai pris la décision de venir ici (le moment où j'ai dit aux propriétaires que la maison me conviendrait sûrement) et mon départ de chez moi, je ne crois pas qu'il se soit écoulé plus d'une heure. J'ai tout fourré dans la voiture et je suis parti, sans me soucier de fermer l'eau ou le gaz, sans même brancher l'alarme. Et quand je dis 'tout fourré', je donne à tort l'impression que je me suis encombré de bagages, que j'ai emporté un tas de choses, alors qu'en vérité je n'ai pris avec moi que le grand bloc quadrillé dans lequel j'écris, le bic vert fluo, et mes notes pour ce récit. Pour le reste, en bon citoyen du vingt-et-unième siècle, je me suis laissé définir par un éventail de cartes, la plupart magnétiques. Je suppose que si je reprends mes feuilles quadrillées et mon bic, c'est aussi pour nous redonner un peu d'épaisseur, à moi-même et aux autres détenteurs de cartes à puce qui habitent ce monde.

Claude : Vous voulez la réponse à tout, tout de suite. Mais vous n'avez pas encore formulé les bonnes questions. Les questions, on sait qu'elles sont bonnes quand elles sont plus importantes que les réponses qu'on peut leur donner.

J'aurais pu lui dire que ce que je voulais surtout savoir, c'est ce qu'il fait dans mon roman, lui, Claude.

J'ai remarqué que Claude appelle Hélène Dominique. Ce qui m'a conduit à admettre que c'est plutôt moi qui appelle Dominique Hélène. Elle existe en dehors de ces feuilles innombrables, elle a travaillé dans une ambassade, elle n'est pas toujours au Domaine en train d'écrire, elle fait ses achats au Géant, elle prépare à manger, elle fait la lessive, elle sort son chien – non, là je suis allé trop loin, je ne crois pas qu'elle ait de chien à sortir.

Claude, la place de Claude, l'importance de Claude, inexorablement, va croître dans mon roman. Je ne veux pas dire qu'il occupera plus de caractères, plus de mots, plus de pages. Son importance ne se mesurera pas à l'encre qu'il fait couler. Sa conversation est sobre, et le restera.

La pluie me confine dans le petit bureau contigu à la chambre. Je ne peux que lire ou écrire, et croire que je vis. Mais il n'y a pas d'amertume dans ce constat, pas aujourd'hui. Ce serait plutôt à chacun son destin, et j'accepte que le mien soit de papier. Je commence à lire ou à relire plusieurs livres à la fois, comme je l'ai toujours fait. Claire, sur la terrasse aux dalles rouges, s'affairait parmi les plantes en pot, et tout ce va-et-vient ne dérangeait pas ma lecture mais l'accompagnait. La desserte était chargée de livres. Si Claire en prenait un, elle s'y tenait. Moi, je voletais de l'un à l'autre et elle s'étonnait toujours que je ne perdisse pas le fil, ou plutôt les fils, de toutes ces narrations, tous ces arguments, toutes ces images. Ici par contre un rien me distrait – un chien qui aboie, un tracteur qui descend le chemin qui mène à le ferme près de la rivière, une porte que le vent referme, Hélène, Claude, ce que je sais d'eux, ce que je ne sais pas, pas encore.

Sur les chemins de la Sainte-Victoire, avec Claire, il ne faisait jamais assez chaud. Nous montions dans

l'éclat de la pierre nue et nous voulions que le soleil n'eût pas la moindre pitié, qu'il continuât imperturbablement son ascension aux étages d'un ciel unanime, qu'il fît peser sur nous sa verticale de feu, que des pins s'exhalât encore plus intensément l'odeur même de la chaleur.

Je me remémore ma première (ou en tous cas une de mes premières) conversation avec Claude. Je suis pratiquement sûr de lui avoir demandé s'il connaissait Hélène. Hélène, notez bien, pas Dominique. Il aurait dû répondre quelque chose comme : « Hélène, quelle Hélène ? » ou à tout le moins : « Hélène, je suppose que vous voulez dire Dominique ? ». Mais, dans mon souvenir, rien de tel – il a parlé tout de suite de l'ambassade où ils avaient travaillé tous les deux, etc. Une seule explication – à moins d'accorder à Claude également la prescience dont Hélène fait preuve – : ils s'étaient parlé (ils se voient donc souvent), et Hélène lui avait dit que je n'aimais pas son prénom, Dominique, prénom mixte etc. et qu'elle, Hélène, avait ajouté que si elle devait choisir un nom en littérature, ce serait Hélène, et que je l'avais derechef adopté. Je n'aime pas trop l'idée d'Hélène et de Claude ensemble, au lit ou au salon. Et je ne veux pas faire l'objet de leurs commentaires ironiques, ou pire. Pourtant, qu'est-ce que je fais avec eux, moi ? Est-ce que j'ai leur permission pour écrire ce roman, si c'est bien d'un roman qu'il s'agit ? Qu'est-ce que je suis en train de faire ? Quand j'aurai posé les bonnes questions, les réponses me seront indifférentes, comme dit si bien un des deux. Je n'en suis pas là, de toute évidence.

Qu'est-ce qui entre dans un roman, qu'est-ce qui n'y entre pas ? On a beau jeu de prétendre que dans une œuvre de fiction tout élément doit être organique. On peut très bien retourner l'argument et dire que tout élément qui s'y trouve est organique par le fait même qu'il est présenté et perçu comme faisant partie de l'œuvre. Si le lecteur ne peut découvrir de liens, il en inventera, tout en croyant les découvrir, lui qui est – fort heureusement, d'ailleurs – une prodigieuse machine à faire du sens.

Mes conversations avec Claude. Bien loin d'être aussi nombreuses et régulières que celles avec Hélène, souvent elles m'apprennent davantage. En le quittant, j'en sais un peu plus sur lui et sur Hélène, et beaucoup plus sur moi, même si je suis incapable de donner forme à ce nouveau savoir. Claude est passé par où je dois encore passer. Il ne me presse pas, mais ne me laisse pas non plus me figurer que j'y suis, alors que je n'y suis pas encore, loin s'en faut.

Je l'ai dit, pour connaître Hélène il faut savoir ce qu'elle écrit, ce qu'elle crée et qu'elle détruit – il n'y a pas d'autre voie. Mais elle persiste à biffer ses textes, à les rendre illisibles. Et même ces textes qui ne sont plus des textes, elle refuse de me les laisser voir, ou même toucher.

La pluie tombe sans discontinuer ce matin. Elle ne permet pas d'aller jusqu'au Domaine, où d'ailleurs je ne trouverais pas Hélène. Précisément. Si c'était un beau jour, je devrais m'y rendre (Hélène comme drogue : je pourrais développer). Maintenant je peux rester ici à lire, à écrire, l'esprit relativement serein.

J'aime la pluie. C'est elle qui me permet d'imaginer Hélène mouillée, l'eau le long de ses joues, l'eau dans son cou, l'eau sur ses lèvres.

Hélène, je t'adresse la parole ici, comme je l'ai adressée à Claire. J'ai besoin que tu existes. J'ai besoin que les mots soient souverains, que cependant ils t'obéissent, à toi, la souveraine des souverains. N'aie crainte, je n'arracherai aucun de tes voiles. Tes voiles de brume et de mer, tes voiles de jeunes feuilles qui ont osé s'ouvrir en avril. Je te veux comme je te fais, Hélène. Tu es la seule à ne pas me décevoir, à ne

pas m'avoir déçu. Parce qu'entre nous il n'y a que des mots.

Je t'aime, souveraine à l'imperméable entrouvert, et le soleil t'obéit, et la mer, et les mots dont je veux que tu me façonnes. C'est dans tes pages que je veux vivre et mourir (je suis conscient du blasphème, je l'accepte et l'accueille).

J'avais beau jeu de m'imaginer traînant ce grand cahier quadrillé partout avec moi, dans les hôtels, aux terrasses des cafés, etc. Me voici à la grande plage, cet après-midi où, à la surprise générale, le soleil a daigné enfin paraître, comme le Roi qui lui avait usurpé son nom aurait pu le faire, s'arrogeant un jour le droit de décider seul de son lever. Claude n'est pas là (c'est les petites criques qu'il affectionne) et je n'ai pas sous la main le moindre calepin et le moindre crayon. Alors c'est dans ma tête que j'écris ce dialogue avec Claude dont mon roman a besoin. Au retour, inutile d'essayer de le transcrire, il n'en reste rien. Comme ce n'est pas la première fois que cette mésaventure m'arrive, je ne peux que conclure que là sur la plage je ne tenais pas grand-chose non plus, si ce n'est le désir qu'il y eût quelque chose de bien, de fini, de définitif.

[Ce soir, je voulais faire ce que tout le monde fait et dîner au Trastevere. Mais en plein mois d'août le client isolé n'est pas le bienvenu. Il occupera une table où on pouvait faire prendre place un minimum absolu de deux personnes. Je finis par en avoir assez d'attendre une place qui ne vient pas alors que je vois se libérer des tables autour de moi. Je retraverse le Tibre et me replie sur le *Campo de' Fiori*, où, comme il se fait à présent vraiment tard, je dîne frugalement d'un quartier de pizza acheté à une enseigne '*Pizza al taglio'*. A côté du four est dressé un petit autel à Padre Pio, dont une des pièces maîtresses n'est rien d'autre qu'une *Pietà* en plastique, celle de Michel-Ange, bien entendu. Il est sans doute tout à fait souhaitable pour lui que la rumeur de ce monde ne lui parvienne plus.]

Cette nuit, va-et-vient constant de souris dans la soupente. J'ai pensé 'ah, la gent trotte-menu', et je me suis mis à rire, à petit bruit, comme dans ma barbe. À quoi s'affaire-t-elle donc ainsi, la gent trotte-menu, sans relâche ? Je finis par m'endormir. Je les retrouvai dans mon rêve, où elles grignotaient les manuscrits d'Hélène. Elles accouraient toujours plus nombreuses. Hélène me dit : « Tu sais maintenant pourquoi j'écris – il faut bien que quelqu'un les nourrisse ».

Claude pourrait lui aussi passer à Rome, comme j'ai imaginé qu'Hélène le faisait. Il me dirait qu'il y restera tant que le soleil habite la ville, il me demanderait si j'ai remarqué la tache vert sombre que fait l'ombre sous les buis, à tel balcon suspendu au ciel. Oui, Claude, comme vous, et j'y prête la plus grande attention à présent.

Le débutant croira volontiers qu'il lui suffit – comme si le jeune écrivain était un dessinateur en herbe – d'être placé bien en face de la chose à décrire. De même qu'à chaque ligne de l'objet le dessinateur croit qu'il lui suffira de tracer la ligne correspondante sur le papier, une simple opération de projection, en somme – ainsi le jeune écrivain s'imaginera qu'il pourra, saisissant une à une les caractéristiques de l'objet, en faire des séquences de mots. En ce jour maussade, et pour bien faire comprendre que cet avril connut aussi la grisaille et la pluie, car je crains d'avoir fait la part trop belle aux jours de soleil, ceux dont on se souvient le plus volontiers car on aime à se baigner dans leur lumière généreuse, alors qu'en fait le partage fut plus ou moins équitable, les beaux jours l'emportant de bien peu, si l'on excepte les quelques jours de mai, tous radieux ceux-là, que j'ajoutai inopinément à cet avril qui fait l'objet de mon récit, je me suis installé à la table du bureau, devant la bibliothèque, une belle bibliothèque vitrée dont, aussi souvent

que possible, je laissai les portes ouvertes, pour que l'humidité condensée tout au long de l'hiver pût enfin s'échapper par les fenêtres du bureau, grand ouvertes elles aussi, sauf les jours, peu nombreux d'ailleurs, où la pluie, malmenée par un vent d'est, exceptionnel sur cette bande côtière, et le plus souvent annonciateur d'un temps sec et froid, vient tremper les appuis de fenêtre et mouiller le plancher. Me voici donc devant les volumes assez disparates de la bibliothèque des propriétaires (ils ont été acquis, je le présume, au cours des années, selon les goûts changeants dont certains lecteurs font preuve). Et sans contredit les ravages de l'humidité ne sont pas bien difficiles à décrire. Je peux commencer par le gros volume de Paul Gadenne, *Les Hauts-Quartiers*, dont le dos est désagréablement humide au toucher et parsemé de taches grises et verdâtres qui ne laissent aucun doute sur la nature du mal. Mais mon attention glisse ensuite, comme elle ne peut manquer de le faire chez tout lecteur curieux des lectures des autres, vers le volume voisin, le *Fermina Márquez* de Valery Larbaud dans la belle édition d'André Sauret, celle qui contient la taille-douce de Paul Lemagny, le portrait de Larbaud en estivant décontracté, le premier bouton du col ouvert sous une cravate à larges bandes. Ce livre a subi des dommages tout différents, dus à l'éreintement consécutif à des lectures trop fréquentes, ou trop à l'écart de ce bureau, peut-être à la plage, où le sable s'est introduit entre les pages et sous le dos, ce sable dont il est fait mention dès la deuxième ligne du texte de *Fermina*, même si ce n'est pas le sable libre de la plage, rafraîchi chaque nuit par la mer, mais le sable prisonnier de la cour de l'école, piétiné sans fin et qui ne retient l'attention de personne, sauf celle du narrateur de *Fermina*. Deux volumes seulement, et me voilà bien loin – qu'étais-je venu faire ici, armé d'un bic vert fluo et d'un grand cahier quadrillé ?

À méditer : une seule ligne suffit à représenter et le ciel et la mer, celle qui en les séparant leur reconnaît à chacun son essence.

[Sept heures. La frappe de Marcel Moreau est curieusement assurée et régulière ce matin. Les mots acceptent de venir se ranger sur la ligne qui se fait, de participer à la composition d'un sens dont ils se savent porteurs d'une parcelle, qu'ils appréhendent obscurément et qu'ils ont hâte de découvrir dans sa plénitude. Pas de rebelles ce matin, qui se travestissent des vêtements de leurs semblables, ou glissent hors de la langue, ou encore viennent avant leur tour faire un croche-pied aux syntagmes et envoyer la phrase à terre. Mais soudain quelque chose me frappe : l'absence totale de retour chariot. Ce n'est pas Marcel Moreau, c'est le système d'arrosage des voisins qui en changeant constamment la direction du jet imite l'écrivain que je suppose qu'il voudrait être. Il ne fallait pas en demander trop.]

Retourner à mes notes, et puis m'y cantonner, serait admettre qu'en fin de compte la liberté, ça ne marche pas. Suivre le chemin déjà tracé ne peut rien m'apprendre, j'aboutirais là où je suis déjà allé, ce qui est absurde dans le chef de celui qui a su reconnaître que c'était une impasse.

- Claude, vous connaissez bien Hélène ?

- Dominique ? Mais je vous l'ai dit : nous avons travaillé à la même ambassade.

- Il y a longtemps ?

- Trois, quatre ans.

- Et depuis ?

- Depuis quoi ?

- Vous continuez à vous voir ?

- Attendez – qu'est-ce que c'est que cet interrogatoire ? Je me fous de préserver ma vie privée, mais celle de Dominique, c'est son affaire.

- Il faut que je sache… Vous faites l'amour ensemble ? Vous avez fait l'amour ensemble ?

- Allez donc le demander à Dominique. Mais je vous garantis que vous ne le demanderez qu'une fois, et que vous n'aurez pas de réponse.

- Pardonnez-moi, ce n'était pas une question à poser. Mais je ne sais plus où j'en suis.

- Vous n'êtes pas encore loin, à en juger par vos préoccupations, je vous le dis sans prendre de gants.

- Je vous en prie, ne dites rien à Hélène de notre conversation, je veux dire de mon indiscrétion. Je la regrette.

- Vous savez, de toute façon, je ne la vois pas souvent – et on ne s'écrit pas, rassurez-vous.

Pour se punir, le jaloux reçoit une machine pour se torturer, qu'il ne peut s'empêcher de mettre en marche, et ne peut plus arrêter une fois enclenchée ; c'est la machine à imaginer les corps, les corps seulement, car fort heureusement, dans l'état pitoyable où il se trouve, les âmes lui échappent entièrement. Le corps de Claude, le corps d'Hélène, dans une constellation de configurations, de poses étudiées et fortuites (la haute flamme noire de sa toison à elle, les boucles dorées de son sexe, à lui). Puis la machine finissait par répéter sans cesse une séquence, jusqu'à ce que ma verge en fût douloureuse.

(Toutes ces images reléguées dans le linéaire des romans érotiques à dix sous le matin de soleil où, dans la petite crique, Hélène, belle et grande et nue, m'a tendu la main en souriant, et j'ai voulu l'appeler Nausicaa).

Pour faire entrer dans ce roman un dialogue entre Claude et Hélène (quelque chose sur quoi le lecteur puisse tabler, pas un compte rendu de dialogue fait au narrateur par Claude ou par Hélène, compte rendu dont la fiabilité pourrait être immédiatement révoquée en doute), il faut un changement radical de perspective, il faut introduire un narrateur omniscient. Je répugne à le faire. Il ne tarderait pas à me traîner dans les pieds, et je ne saurais comment m'en débarrasser. De l'étage inférieur où je me situe, la tâche ne serait pas aisée.

Pour les mêmes raisons, le lecteur devra se passer de monologue intérieur de Claude ou d'Hélène. Le narrateur pourrait certes mettre la main sur leur journal intime. Par exemple, dans les poches des habits délaissés de Claude, à quelques dizaines de mètres de son corps inerte, que la mer vient de rejeter (après tout, tous mes autres romans ont au moins un cadavre, souvent plusieurs). Par exemple encore, dans la chambre d'Hélène, que le narrateur va fouiller un matin qu'il sait qu'elle est au Domaine. Mais il faudrait encore que ce journal soit fiable. Or il y a fort à parier que lui aussi présenterait une image, celle que son auteur veut rendre crédible. Capter le flot de leur pensée est beaucoup plus sûr. Le narrateur omniscient a en effet le premier et le dernier mot. Il ne prend pas de risque, si ce n'est celui d'une certaine incohérence psychologique, d'ailleurs toujours explicable (et alors cette incohérence disparaît) ou excusable (on montre qu'elle est indispensable à une cohérence d'un niveau supérieur, celle du récit tout entier).

Je me souviens du temps qu'il faisait le jour où tu es partie, Claire. Car c'est bien toi qui es partie, pourquoi est-ce que j'essayais de me le cacher ? C'était un jour de pluie, un de plus. Elle tombait pratiquement sans arrêt. Dans les rares intervalles, les tilleuls de l'allée dégouttaient tristement. Ça sentait le chien mouillé, bien qu'il n'y eût pas de chien. Je revois la camionnette sur le gravier, devant la maison. Je suis allé faire un tour, je croyais que cela valait mieux.

Tu n'es pas partie en emportant grand-chose, Claire, mais ce furent bientôt les choses que tu avais emportées qui vinrent à me manquer – tes poupées russes rouges et blanches, la liseuse de cuir aux armes de je ne sais plus qui, les petites tasses à café bleu nuit, les flûtes à champagne aux initiales qui n'étaient pas les nôtres, achetées aux puces parce qu'elles te semblaient délicieusement kitsch, tes chandails clairs. J'avais besoin de la présence de toutes ces choses, j'aurais voulu les toucher parce que tu les avais touchées. J'aurais même enfilé un de tes chandails clairs, le soir quand plus personne n'allait me rendre visite, quand il ne me restait que la nuit à passer avec moi-même.

Le travail – je veux dire mes obligations professionnelles – me contraindra bientôt à mettre un terme à ces pages. Il faudrait accélérer, dans un double sens : d'une part, écrire plus vite (mais l'accélérateur est à bout de course) ; d'autre part, faire en sorte que l'action (quelle action ?) progresse plus rapidement vers un 'dénouement' (je vois bien les nœuds, mais il n'est guère en mon pouvoir de les défaire). Ce roman-ci n'est pas comme les précédents, il ne m'obéit pas. Je ne le conduis pas, c'est lui qui me mène par le bout du nez.

Après-midi ensoleillé dans la petite crique. Je constate avec plaisir que je reprends goût à observer les hommes et les femmes autour de moi. J'en profite pour apprendre de nouvelles manières de perdre mon temps. Les conversations sur portable sont à cet égard extrêmement instructives. De plus, elles offrent à l'écrivain soucieux de réalisme un matériau de premier choix, qu'on ne peut nullement lui tenir rigueur de recueillir, vu son caractère public, lequel ne fait aucun doute. Seul un lecteur indûment attaché au sens fera la moue, parce qu'il ne comprendra pas qu'il s'agit seulement d'établir la communication et de maintenir le canal ouvert – nul besoin de communiquer quoi que ce soit, ce stade est dépassé, priorité absolue à la fonction phatique.

- *Blandine ?*

- ...

- *J'appelle pour te dire que tu peux me rappeler quand tu veux.*

- ...

- *Tu as bien reçu mon message ?*

- ...

- *Alors on s'appelle. On se dit quoi.*

- ...

- *Ouais. De toute façon, je te rappelle.*

Je peux m'imaginer, et m'amuser à écrire, des conversations ici à Rome, aux terrasses des cafés de la *Piazza Navona*, avec Hélène, avec Claude, ensemble ou séparément. Mais, toi, Claire, tu ne m'apparais ici qu'en souvenir, et il n'y a pas moyen de te tourner vers l'avenir. Je me souviens un peu (un peu mieux si j'essayais vraiment – mais à quoi bon ?) de ce qui s'est dit entre nous (comme tu le vois, je refuse encore d'attribuer aux locuteurs la responsabilité de leurs propos). Mais je ne vois plus rien que tu accepterais de me dire, maintenant, ici. Je cherche du regard quelqu'un qui te ressemble un peu, sur cette place, où, comme d'habitude, il y a tant de monde. Mon regard n'ose pas insister, je le détourne dès que je le sens perçu. Tu n'es pas ici, tu ne viens t'attabler à aucune des terrasses que mon imagination te tend ; tu me refuses avec un sourire triste.

- Pour répondre à votre question, ça m'arrive de faire l'amour avec Claude, ou mieux : ça *nous* arrive de faire l'amour. Et j'irai même jusqu'à vous dire pourquoi ça nous arrive, ou du moins pourquoi ça m'arrive : les autres hommes veulent quelque chose de moi, ils repartent en emportant quelque chose de moi. Claude est le seul qui me laisse entière.

- Claude vous a dit…

- Claude ne m'a rien dit du tout, vous devriez le savoir.

- Hélène, vous croyez que je serais comme les autres hommes, n'est-ce pas ? Que je tenterais de vous prendre quelque chose ?

- Oui, vous êtes du nombre, ça ne fait pas de doute. Et puisque vous entretenez de telles pensées, commencez par vous faire à l'idée que je suis Dominique, pas Hélène.

- Vous êtes Hélène, pour moi. Définitivement, je crois.

- Pour le moment, c'est comme vous l'entendez. Si vous changez d'avis, j'aurai mon mot à dire.

Les détails sans importance qu'on observe, en étant bien conscient qu'on les observe et qu'il est absurde de les observer, et parfaitement certain qu'on s'en souviendra. La camionnette dans l'allée. Le DE de DEMENAGEMENT en majeure partie effacé, de sorte qu'on lisait d'abord MENAGEMENT. En grandes obliques, bleu foncé sur fond gris. Ceux qu'on ménage, et ceux qu'on ne ménage pas. Les ménages qui tiennent, et ceux qui ne tiennent pas. Les lettres qui foutent le camp, le reste qui suivra. L'eau qui dégoutte des tilleuls après la pluie. Encore des taches claires de gravier, par endroits sous les arbres : il n'avait donc pas tant plu que cela. *Comme il pleut sur la ville*. Au dehors le bruit de la pluie. À l'intérieur le silence et sa terrible caisse de résonance, le silence du vide et de l'absence. Le moindre bruit en profite pour s'amplifier, s'approprier tout l'espace : la pointe bic qui glisse sur le papier, la chaise qu'on tire en avant, le frigidaire qu'on ouvre, qu'on referme. Pas faim. Pas soif. La camionnette n'est plus dans l'allée. Les lettres sont toutes parties. La pluie s'est remise à tomber. Les dernières taches claires disparaissent. Claires. Claire.

Trop peu de dialogues avec Hélène. Sans doute l'embarras du choix. De quoi avons-nous parlé ? De quoi n'avons-nous pas parlé, plutôt ? Depuis ma sélection d'un grand cahier quadrillé et sa prédilection pour le papier recyclé, jusqu'aux divers petits boulots de Claude et son acharnement à maintenir propres les deux criques (il récolte le moindre papier gras, les bouteilles en plastique rejetées par la marée, et même les

mégots de cigarette). Je pourrais au moins en donner un ou deux de plus, quitte à les réduire à quelques lignes qui en fixeraient le ton, comme j'ai essayé de le faire jusqu'ici. Ou je pourrais ajouter un dialogue onirique – ils m'ont appris pas mal de choses, eux aussi.

- Claude, vous avez lu quelque chose d'Hélène, vous ?

- Non.

- Vous n'en avez jamais eu envie ?

- Non, Hélène écrit et moi je prends le soleil. Ainsi ses vaches sont bien gardées.

- Les vaches de qui, d'Hélène ?

- Les vaches du Soleil. L'Odyssée. Ça ne vous dit rien ?

- Si, bien sûr. Excusez-moi, j'étais à dix mille lieues d'Ithaque.

- Comme Ulysse.

- Comme Ulysse.

[C'eût été un crime, comme on dit, de ne pas aller jeter un œil au musée étrusque de la Villa Giulia, à deux pas d'ici. La sérénité des regards des époux du sarcophage de Cerveteri, les statues d'enfants qui nous sont parvenues, c'est amplement assez pour faire sentir tout ce que la victoire de Rome a d'une défaite pour la civilisation. Faut-il que systématiquement le meilleur perde ?

Claude est étrusque.]

En relisant mes premières pages, je comprends mieux l'état d'esprit dans lequel je suis arrivé ici. La bête blessée qui cherche le fourré où elle pourra lécher ses plaies. Je ne suis pas de l'autre côté, mais je suis parti, je me suis détaché du bord, et je rame vigoureusement. Il ne faut pas en demander plus pour l'instant.

Je suis couché sur la plage, les yeux fermés. Faut-il vraiment s'endormir pour être visité par une séquence onirique qui pourrait trouver sa place dans ce récit ? Peut-être suffit-il de somnoler, de se laisser envahir progressivement par le bruit régulier du ressac, les cris des mouettes et des gosses, les conversations qui ne me parviennent déjà plus que par bribes déformées et absurdes…

- Pour cet article aussi, vous pouvez profiter de nos soldes exceptionnels. Vous en trouverez au rayon 'Affaires de cœur', au cinquième étage. L'ascenseur est au fond du magasin, à droite. Mais vous pouvez également prendre l'escalier roulant, juste derrière le rayon 'Parfumerie', ici à côté.

Je passe de longues minutes dans l'escalier roulant, à descendre bien plus qu'à monter, me semble-t-il. Enfin, voici le rayon 'Affaires de cœur'. Les présentoirs sont vides et il n'y a personne. J'aperçois un grand avis, lettres majuscules rouges sur fond blanc : chiuso per ferie. Au début, je ne m'en étonne pas :

presque tout est fermé pour *Ferragosto*. Puis je me demande comment je sais que je suis en Italie, et qui plus est aux alentours du quinze août, et je suis surpris que la vendeuse du rez-de-chaussée n'ait rien su de la fermeture de ce rayon. Je me propose de redescendre pour tirer l'affaire au clair. Je reprends l'escalier mécanique, indiqué par scala mobile (je suis donc bien en Italie), mais cette fois je ne cesse de monter, pendant un temps qui me semble infini. J'aboutis enfin à une étroite plate-forme cernée d'un garde-fou, que je reconnais dès que je me retourne et que je me retrouve face à la masse de fer, imposante de si près, de la Croix de Provence. Je cherche Claire – elle n'est pas à mes côtés. Je me souviens bientôt qu'elle est restée à l'ancien monastère, quelque soixante-dix mètres plus bas, à contempler le panorama par la Brèche des Moines. Je sais qu'il y a une autre chose dont je devrais me souvenir – ah oui, qu'est-ce que je suis venu acheter au rayon 'Affaires de cœur' ? Plus la moindre idée. Je me console en me disant que ça ne devait pas être bien important, et que je peux sûrement remettre cet achat à plus tard, quel qu'il soit.

Ce matin j'ai dû prendre une décision qui, en temps normal, ne m'eût pas paru très importante et eût été vite prise, et dans le sens contraire de celui où elle l'a été. Il m'a fallu décider si je rentrais reprendre mon travail à l'Université (la rentrée des vacances de Pâques a lieu lundi) ou si je prolongeais la location, au moins d'une semaine. Premier signe sérieux de rupture : je reste. Avec une certaine dose de mauvaise conscience, cela va de soi, mais plus faible que je ne l'aurais cru. Je sais pertinemment bien que mon métier n'est pas celui que par moments je crois être en train d'exercer ici – ma place est dans les salles de cours, devant mes auditoires (ça m'amuse d'imaginer les faces d'abord perplexes puis bientôt réjouies des étudiants qui viennent constater mon absence). Cependant, la rentrée est de peu d'importance, la période des examens approche, et certains de mes collègues ont annoncé à leurs étudiants qu'ils ne reprendraient pas leurs cours à cette rentrée de printemps, que ce qu'ils leur avaient enseigné jusque là devait suffire pour cette année. Il n'empêche : on m'attendra, et je n'y serai pas. Ça ne me ressemble guère. Ou plus exactement : ça ne me ressemblait guère, l'imparfait est de mise. Je ne donnerai pas de raisons de mon absence – elles ne pourraient être que véridiques et absurdes (je préfère rester ici à me chercher / je travaille ici à un récit que je ne peux pas abandonner car les personnages vont m'échapper dès que je quitterai ces lieux) ou clairement mensongères (ma santé etc. – et, tant qu'on y est, pourquoi pas bloqué dans les neiges ou – pour respecter la couleur locale – englué dans les algues ?).

Au début de mon séjour ici, j'avais aperçu dans le garage un vieux vélo, type VTT, poussiéreux mais pas trop attaqué par la rouille, semblait-il. Les deux pneus étaient à plat, mais peut-être étaient-ils tout simplement dégonflés. De toute façon, je ne me sentais guère le courage de le remettre en état.

Mais ce matin je m'y suis décidé, et ça ne m'a pris que quelques minutes. Je voulais m'en servir pour explorer l'arrière-pays, que je connais bien peu et que je n'ai nulle envie de parcourir en voiture (elle ne me sert qu'à me rendre au Géant et transporter mes courses). Mais finalement c'est encore vers la mer que je me dirige, empruntant les parties les plus praticables du sentier côtier et du GR. De temps en temps, je suis contraint de mettre pied à terre. Quand il y a assez d'herbe au bord du chemin (souvent il est sablonneux et bordé d'oyats ou pierreux et étroit parmi les ajoncs), j'y couche le vélo et je m'y assois. Je reste à regarder le ciel et la mer, plus grands et plus libres ici que je ne les ai jamais connus. J'ai le sentiment qu'on me détache, que je suis rendu à moi-même. Loin de Claire. Loin de Claude et d'Hélène aussi, même si je les sais proches – des hauteurs du sentier, j'aperçois les demi-cercles des deux criques et toute la masse du Domaine, ce matin aussi semblable à un immense bâtiment, mais tranquille au mouillage, sans l'inquiétude d'un prochain départ. Loin d'eux trois, un peu plus proche de moi. Je tarde à me remettre en route.

Je préfère qu'un récit conserve des traces de sa genèse, j'entends des traces voulues, dues à une résistance organisée à la tendance à faire uni, à laisser les retraits, ajouts et modifications assurer un fondu, un lissé,

de telle sorte qu'on ne puisse plus sentir que celui qui relit (qui biffe, qui ajoute, qui altère) n'est plus le même que celui qui a écrit (or, il ne peut l'être, si du moins l'écriture lui a servi à quelque chose).

[La gémellité comme principe de composition pour la mise en valeur d'un trio : les deux églises jumelles et l'obélisque à l'ouverture du Trident, les deux palais, les Dioscures et la *cordonata* au *Campidoglio*.]

- Je suis aussi Dominique. Je suis surtout Dominique. D'elle vous avez décidé de ne plus rien demander, n'est-ce pas ?

- Demander poser des questions ou demander chercher à obtenir ?

- Les deux. Vous avez renoncé à Dominique. Vous préférez parler à Hélène, vous aimeriez l'emporter avec vous, vous croyez qu'elle se trouve dans ces gribouillis.

- Ce ne sont pas des gribouillis.

- Qu'en savez-vous après tout ?

- Je présume seulement que vous n'êtes pas folle.

- Et ce n'est pas de la folie que de passer des heures entières à écrire ce que personne ne lira, sur ce banc, devant cette mer ?

- Je n'ai jamais pu penser à cela comme à de la folie. C'est la création délivrée de son objet, la création pure. C'est tout sauf dément, et vous le savez.

- Hélène vous l'accorde, Dominique réserve son jugement.

- Vous vous accommodez bien de votre double personnalité.

- Je m'en accommode. Bien c'est autre chose.

Le sable de la petite crique. Je regardais les pieds de Claude. Je me souvenais que je les avais imaginés pétrissant tendrement les seins d'Hélène, elle les pressant contre son corps des deux grandes fleurs épanouies de ses mains. Belles images, celles-là, mais il fallait y renoncer, maintenant. Ses pieds, secs et étroits, loin de suggérer la volupté, évoquaient le renoncement, la discipline, l'ascèse. La marche mesurée mais continue, la direction, la rigueur.

Je laissai mon regard remonter les lignes de son corps. Il avait cette beauté qui impose la pureté au regard de celui qui la contemple, cette beauté qui ne peut être qu'une, qu'elle habite les lignes d'un cloître, le visage d'une femme, le torse d'un homme. Cette beauté, Claude ne l'affichait pas avec insolence, il ne l'offrait pas avec innocence, il l'était. Être, c'était ça le verbe de Claude. Mais il me plaisait maintenant que pour Hélène ce fût 'donner'.

Dominique ou Hélène, Hélène ou Dominique, il faut choisir. J'ai passé ma vie, je le sais, à refuser ce choix, à prétendre qu'il ne se présentait pas. Ce qui signifiait toujours choisir Hélène. Dans les livres, la vie est si riche, se crée si facilement. Il me faut une jeune femme assise sur un banc au bord de la mer, entrouvrant son imperméable – je l'écris. Il me faut une pluie d'avril, curieusement tiède, qui lui mouille

les joues et les lèvres – je l'écris. Il faut qu'elle se tourne vers moi, m'offre les pages éparpillées sur ses genoux – je l'écris.

Il ne fait plus beaucoup de doute que je choisirai Hélène. Mais je ne pourrai plus prétendre que c'était le seul choix possible.

D'Ulysse ou d'Homère, qui des deux a fait le plus beau voyage ?

Je rentre d'une heure de jogging le long du fleuve (c'est un vrai fleuve ce matin, la marée montante lui a conféré l'ampleur qui sied à son nouveau statut). La piste est de terre battue, et recouverte d'une mince couche de gravier très fin. Juste ce qu'il faut d'élasticité et de résistance. Et par temps sec un léger crissement qui donne de l'allant. Temps froid mais clair – les brumes restent flotter à la surface de l'eau. Un grand cormoran en se séchant les ailes me ressuscite un instant le troisième Reich (mille excuses au cormoran de cette association, mais c'est la première qui est venue à mon esprit en voie – mais en voie seulement – de guérison) . Brefs saluts des joggeurs, tout à leur affaire. Moi à la mienne, à ballotter mon roman dans ma tête, en cadence. Je n'ai pas oublié l'Ecclésiaste, mais je ne vois plus aucune vanité dans ce jogging matinal. À refaire, donc.

Je pourrais introduire à cet endroit du récit la réception d'une lettre de Claire (après tout, elle dispose de plus d'un moyen de se procurer mon adresse). Je la lirais avec un certain calme, le calme que j'ai pu recouvrer, et ma première préoccupation serait de découvrir comment elle va, elle, Claire, plutôt que de parcourir la lettre à la hâte pour y déceler des signes de son prochain retour. Claire, j'en suis sûr, a retrouvé un équilibre (l'a-t-elle jamais perdu, elle, la maîtresse du jeu ?). Je lui écrirais à mon tour que je vais mieux, en partie grâce à quelque chose que je suis en train d'écrire, mais qu'il m'est difficile de caractériser plus exactement.

Deux jours gris qui se suivent. Je les accepte à présent, même si je suis encore loin de les aimer. Au moins je ne les considère plus comme des journées perdues, des journées sans qualité, des journées à traverser sans s'arrêter. Peut-être parce que je retrouve en moi une petite parcelle de la lumière de Claire. Parce que je recueille un peu de la lumière d'Hélène. Un peu de la lumière de Claude.

Ce que j'ai ressenti quand j'ai commencé à écrire mon premier roman (non pas à y penser, pas à en dresser le plan, mais à l'écrire vraiment, à en tracer les premiers signes). Je n'avais rien à montrer, rien à perdre non plus. Dans la main un bic, dans la tête un monde. Je n'en revenais pas qu'il pût se créer aussi simplement que l'autre l'avait été – par la Parole. Je me promenais dans la ville que je venais de construire, je m'attablais à une terrasse, je commandais un café, j'étais à Pise ou à Gênes. Et les toits de Rome, même les toits de Rome, du haut de la terrasse de notre appartement, voilà que mes mots en posaient les touches de couleur, je les revois, Claire, et tes mains qui guident les tiges, pincent les fleurs fanées, caressent les formes rebondies et chaudes du grès.

C'est la nuit. J'entends à la météo qu'elle sera 'dangereuse', sans plus de précisions. Je sais que je dois déployer une autre nuit à l'intérieur de celle-ci. Cette seconde nuit a la forme d'une grande tente kaki. J'ai bien de la peine à l'ouvrir parce que les parois collent les unes aux autres. À l'intérieur je découvre ma voiture. Je fais monter Claire, Hélène et Claude. Claire tient en laisse une petite chèvre blanche. Je ne veux pas la laisser monter, mais Claire me dit qu'elle s'appelle Organique, et je cède. La voiture, à

l'intérieur de la tente, glisse sur une grande toile cirée, dans une demi-obscurité. On distingue sur les deux côtés de petites vaguelettes noires, festonnées d'écume, qui viennent mourir à quelques pas du véhicule.

- Pourquoi est-ce que tu nous sauves tous ? demande Claude.

- Oh, ce n'est pas de l'altruisme. J'ai besoin de vous. Quand nous atteindrons l'autre côté, il faut que je leur présente le Roman Complet.

Dans le rétroviseur j'aperçois la tête d'Organique. Elle mâchonne de grandes feuilles quadrillées, et un filet d'encre coule sur sa barbiche.

- Il faut bien que je fasse mon trou, dit-elle comme pour s'excuser.

Une page d'Hélène, il faut l'écrire sans reprendre son souffle, sans lever la pointe du papier – disons, pendant deux minutes. On peut essayer, voir ce que ça donne. C'est terriblement éprouvant, même pendant deux minutes seulement, montre en main. Essayez. Allez-y. Maintenant.

car les blés sont couchés dans la boue / car la mer est morte dans la pluie / car j'ai mis à mer la mort / c'est moi qu'il faut chercher / moi qui étouffe tout ce qui vit / moi l'écorce qu'il faut arracher, le bois qu'il faut dénuder / ne bâtissez pas sur moi je m'écroule dans un fracas de briques rouges / la poudre rouge de la brique dans mes yeux dans ma bouche / je suis le mur qui tombe / le toit qui glisse et se fracasse / la mer je l'ai cachée / je l'ai étendue sous le linceul de la pluie / je suis l'ombre rouge de sang / vous, restez à la lumière

'Mis à mer la mort' : écrit – sans doute – pour 'mis à mort la mer'.

Maintenant. Maintenant encore :

Ce soir on me dit qu'il n'y a pas de raison que je, vraiment aucune raison que je, il n'y a plus de danger qu'ils, ils ne pensent même pas à, je peux sur mes deux. Et pourtant il faut que je, avant qu'ils, avant qu'ils ne (lui, ils le reconduisent à la, ils le reconduisent pour le, il me, mais moi je le, après tout je suis comme les, je préfère être comme les, c'est plus prudent). Ce soir je sais qu'ils me, ils ont décidé de me, moi je leur dirai « vous pouvez me, vous devez me, ce soir, oui, ce soir, je n'ai pas de, je vous jure que je n'ai pas de, allez-y, vite, vite ! »

Descendant jogger le long du fleuve (je semble y avoir pris goût), j'entends le fermier, au milieu de sa basse-cour, qui lance à son coq un « Chante toujours ! ». Qui n'aimerait un pays où les gens parlent à leur coq ? S'il m'est donné de le rencontrer à nouveau, je me promets de saluer à voix bien haute le renard que j'ai vu traverser la prairie, hier, au petit matin.

[En sympathie avec le narrateur d'*Un Avril*, je me suis offert une demi-heure de jogging dans la *Villa Borghese*. Il s'agissait bien sûr de partir faire ça de très bon matin, ce qui supposait se lever d'un matin

meilleur encore, ce qui expliquera le caractère assez exceptionnel de l'exercice. J'ai eu bien du mal à me fixer un parcours. Tout se répète ici – petits temples néoclassiques (le côté parfois un peu trop joli de la chose est exactement saisi par l'italien *tempietto*), statues d'écrivains encourageant à cultiver *l'otium* , *pizze* et *bibite* à l'éventaire de camionnettes multifonction.]

Que gagnerait mon récit à contenir un échantillon de l'écriture d'Hélène ? Hélène est un lieu d'écriture, ouvert au lecteur aussi bien qu'à moi-même. Qu'il réfléchisse un instant à tout ce qu'il perdrait à y être guidé.

Je roulais depuis quelque temps déjà quand je vis sur ma droite le panneau indicateur « Paradis Terrestre ». Il restait deux kilomètres et demi à parcourir sur une route de campagne que bordaient de hauts roseaux – la présence proche de la mer se laissait aisément deviner. À l'entrée, une simple barre de bois, qui se leva à mon approche. Claude m'avait dit que je serais reconnu, qu'ils pourraient lire dans ma pensée, qu'ils reconnaîtraient que je savais déjà ce qu'il fallait savoir : que le Serpent était le sexe de Claude, qu'il détachait et rattachait avec flegme, selon les besoins du Service.

- Claude, vous, vous n'avez jamais été tenté par l'écriture ?

- Bien franchement, non. Pourquoi voulez-vous que tout le monde se précipite sur une plume ? Cette mer, ce ciel, ce sable, ils étaient là avant que l'homme les dise, avant qu'il s'aperçoive de leur présence, avant même qu'il soit là. Vous n'ajoutez rien au monde en écrivant – si, votre plaisir d'écrire, c'est déjà ça, et je ne veux pas vous en priver. Mais c'est la seule chose que vous ajoutiez. Si vous en êtes conscient et si vous l'acceptez, tout est bien, écrivez en paix.

Sagesse de Claude ? Je ne sais pas. Le monde que ces pages créent n'existe que parce qu'il est écrit. Et si ce n'est qu'un succédané, c'est un succédané de quoi, au juste ? Hélène sur son banc kitsch au Domaine, si j'enlève les mots qui la portent, qu'en reste-t-il ? Pour le lecteur, plus rien, c'est évident. Pour moi, les souvenirs, mais ce seraient alors d'autres souvenirs, et le regret de ne pas les avoir fixés, de ne pas leur avoir donné une existence qui ne dépende plus de la mienne, qui soit moins fragile que la mienne, et moins circonscrite dans l'espace et dans le temps.

Le corps de Claude, le corps d'Hélène. Ne pas les décrire. Toute description les fermerait complètement, invitant à une ou deux lectures, tout au plus, esthétique, érotique, quoi d'autre ? Leur corps – ce singulier, je le veux – je l'enfouis dans mon récit, il en gardera en partie la chaleur.

J'ai eu droit aux commentaires de l'aubergiste sur Claude. Claude est un être très doué, mais qui gaspille ses dons. Il a plein de diplômes, une culture phénoménale (a-t-on assez remarqué que cet adjectif est attribué bien volontiers par ceux qui n'en ont guère, de culture ?). Il ne sait pas se tenir à ce qu'il fait, il finit par passer sa vie à glander, ses pulls ont des trous, etc. et je gagerais que si ses filles n'ont pas de poux, c'est parce qu'il n'a pas de filles. Quand je dis à Claude que l'aubergiste m'a fait son portrait, il m'arrête de la main et me le rend, pratiquement mot pour mot.

- Hélène, je peux me faire à l'idée que je ne verrai jamais aucun de vos textes, mais pas à celle que je ne saurai jamais pourquoi vous écrivez. Toutes ces heures, toutes ces pages – il y a bien un but que vous poursuivez, ou *des* buts…

- Je pourrais vous répondre – ce serait moins facétieux qu'il n'y paraît – que j'écris pour occuper ma main, mes yeux, mon corps. Mais je suppose qu'en premier lieu j'écris pour la même raison que beaucoup : parce qu'il faut tenter de donner un sens au monde. À la différence des autres, je ne désire pas que ce sens soit ouvert à d'autres que moi – pas parce que je veux le garder pour moi toute seule, mais parce que je veux qu'il préserve son caractère entier, immédiat. Pour le rendre public, je devrais l'expliciter, le transcrire, et cela je ne pourrais le faire sans le diluer, et, finalement, le perdre.

- Mais vous écrivez dans une langue connue d'autres que vous, je présume. Pourquoi ne pas vous dire que les autres y trouveront quelque chose, peut-être d'ailleurs en partie ce que vous avez voulu y mettre, peut-être autre chose – peu importe, s'ils peuvent s'en nourrir. Le sens que moi, par exemple, j'y trouverais, c'est mon affaire. Ce qui est certain, c'est que ce que vous écrivez a un sens pour d'autres que vous, l'usage même de la langue le garantit. Même s'il s'agissait d'une langue secrète, connue de vous seule, inventée par vous de toutes pièces, elle s'offrirait aux autres pour qu'ils la remplissent de sens.

- Et ça ne devrait pas me déranger que le sens qu'on tire de mes textes – ou plutôt le sens qu'on y déverse, qu'on y fourre – soit tout différent de celui que j'ai voulu et cru y mettre ?

- Le texte est à vous, le sens est à tout le monde. C'est inéluctable.

- Je vous entends parfaitement. Aussi, pour assurer que le sens reste mien, et qu'il ne se dénature pas, il n'y a qu'une solution : garder le texte enfermé dans la prison de mes lignes superposées.

[À la Sixtine, j'ai été frappé par l'importance que Michel-Ange accorde au rouleau et au livre. C'est sans doute dû aux figures des prophètes et sibylles, qui occupent une place de choix. Et aussi, bien sûr, à ma propre fascination pour l'écriture et la chose écrite. Ce qui est écrit se fera. L'événement n'est qu'un *déroulement*, une lecture.]

Nous sommes au bord d'une piscine, Hélène et moi. Je ne parviens pas à savoir si nous sommes nus, ou en maillot de bain, ou en tenue de ville (un Magritte), ou l'une nue et l'autre tout habillé (un Delvaux), ou vice-versa (un Delvaux inversé). Hélène, comme d'habitude lisant dans mes pensées :

- Pour le savoir il faut attendre le passage de l'Ange, il faut attendre qu'il fasse frémir l'eau.

Nous nous installons donc dans l'Attente de l'Ange. Je constate qu'on accède à l'eau par des degrés de marbre précieux et que la robinetterie est d'un *design* très élégant. J'essaie de lire la marque, gravée discrètement et verticalement sur les becs des robinets, dans la vague idée d'en faire installer chez moi. « Diomède », m'aide à lire Hélène.

L'Ange apparaît. C'est Claude, sans surprise. Il esquisse un signe de bénédiction dans notre direction et se jette à l'eau avec un grand plouf, qui me réveille avant que j'aie le temps de découvrir notre état vestimentaire, à Hélène et à moi. J'ai sur la langue un goût de sel, que j'associe immédiatement à un baptême.

Quand ce matin je suis entré à l'auberge du bourg, vers les onze heures, un petit homme assez gras, assis sur un tabouret et accoudé au bar, le journal ouvert devant lui à la page des résultats et pronostics du Tiercé, se laissait tenir, comme on dit, le crachoir. Son discours était de chevaux, mais pas uniquement –

il se faisait un plaisir et un devoir de passer en revue toute la vie du bourg, depuis les déboires de l'immobilier jusqu'à la sempiternelle incurie des autorités municipales, en passant par la vie privée d'à peu près tout le monde au village, à l'exception bien sûr des personnes présentes. J'avais reconnu tout de suite le Pierre dont il a été question dans ce récit, bien que je ne l'eusse jamais vu auparavant. J'aurais aimé que la conversation se tînt à l'écart d'Hélène, mais la présence de l'aubergiste au comptoir ne me laissait pas beaucoup d'espoir. En effet, dès qu'il se fit une brèche dans le flot de paroles :

- Pierre, dites un peu à ce jeune homme ce que vous savez d'Hélène la Folle. Il sera toute ouïe, je m'en porte garant.

- Je ne lui conseille pas de s'intéresser à elle de trop près, répondit-il en regardant l'aubergiste. Puis, se tournant vers moi :

- C'est une droguée ; enfin, je veux dire, elle sort sûrement d'une cure de désintox ; c'est une alcoolo, on a juré de ne pas lui servir d'alcool ici.

- Il faut tout de même avouer qu'elle n'a jamais mis les pieds dans mon établissement, corrigea l'aubergiste. Est-ce bien avéré, cette histoire de drogue et de cure ?

- C'est écrit sur son visage, dit Pierre. Et puis, qu'est-ce qui l'a rendue toquée, selon vous ? Et pourquoi personne ne lui rend jamais visite ? Et elle, pourquoi est-ce qu'elle ne parle à pratiquement personne ?

- Elle me parle à moi, dis-je.

- Oh, mais vous n'êtes pas d'ici. Avec vous elle ne risque pas de se faire remettre à sa place.

J'étais sur le point de me jeter à la défense d'Hélène, mais je compris à temps qu'elle ne l'aurait pas souhaité. Je réglai mon café et sortis sans saluer la compagnie. Il me restait un problème à résoudre : fallait-il faire une place à ces potins dans mon récit ? Je n'aime pas ce chancre ; c'est le type de ragot qui me ferait oublier que la mer et le ciel sont grands et libres ici, et qu'Hélène aux Mille Lignes partage leur grandeur et leur liberté. Mais il y a aussi la fidélité du témoin aux faits qu'il rapporte, le désir de rendre compte de ce qui s'est dit, de ce qu'on a fait, ou omis de faire, face à la boue des mots.

Hélène : donner un sens au monde par l'écriture. Cela paraît simple, mais parfois je ne vois plus que les pièges. Écrire, c'est interpréter ; interpréter, c'est choisir ; choisir, ce n'est pas donner, c'est écarter, c'est repousser. On peut croire que dans le réel l'interprétation – toutes les interprétations – sont en filigrane. Mais d'une interprétation, d'une multitude d'interprétations, on ne peut reconstituer le réel. Celui qui veut respecter la plénitude du réel, sa charge inépuisable de sens, doit se taire. Exactement comme celui qui refuse à tout le moindre sens. Et ni l'un ni l'autre ne peuvent étiqueter leur silence, sous peine de le détruire.

Claude, Hélène, Claire : ils avaient autant besoin de moi que j'avais besoin d'eux, ils me cherchaient autant que je les cherchais.

Je recopie ces pages, même celles qui pour moi sont maintenant éteintes. Le temps du tri est passé, lui aussi. Tout reprendre en un récit lisse, où je raconterais l'histoire de cet homme qui espérait qu'il pourrait

guérir en quelques semaines, en se promenant le long de la mer, en plongeant dans les brumes, en imaginant sur un banc une femme qui écrit sans relâche, puis qui rentre chez lui, traverse le hall, le salon, la chambre, le bureau, en parlant aux meubles pour ne pas entendre le silence, se rassied à sa table de travail, reprend ses cahiers verts, ses crayons, sa gomme, et se remet à écrire. *Le piège des miroirs*.

Toutes les autres formes qu'aurait pu prendre ce récit, tous les autres récits qui auraient pu prendre la place de celui-ci, les sent-on assez faire craquer les jointures, faire glisser les dialogues ? Les monstres que je n'ai pas accueillis, les voit-on assez presser le museau contre la vitre ?

Claire, Hélène, Claude : ces semaines somme toute assez banales que j'ai passées à vous écrire, je pense avec tristesse qu'elles pourraient me sembler bientôt des semaines de bonheur et de plénitude.

Il reste peu de temps, peu de temps pour écrire et peu de temps pour vivre ce qui est écrit. Mon récit aura un nombre de pages déterminé, quel qu'il soit. Le lecteur, dès la première ligne, se sera senti attiré par cette fin, sur laquelle d'ailleurs il compte bien, car il aime pouvoir mesurer son effort, apprécier son investissement. Ces vacances que j'étire, la fin en est fixée maintenant, le samedi du retour est là, mi-choisi mi-imposé. Je pourrais prétendre que ce n'est que le début – mais de quoi, en fin de compte ? Pas d'une aventure, pas d'une histoire, ce qui *a* passé entre Claire, Hélène, Claude et moi dépend si peu de ce qui *s'est* passé. Je peux revenir sur toutes ces lignes, les récrire, refondre le tout. Je le ferais, si ce travail pouvait me donner ne fût-ce que l'illusion que je n'ai pas touché la borne de droite, celle qui en linguistique marque la fin du procès. Mais elle est bien là ; s'il y a quelque chose au-delà, c'est quelque chose d'autre.

Dans la petite crique, trois corps nus prennent le soleil (« en mai, fais ce qu'il te plaît ») : celui de Claude, celui d'Hélène, celui du narrateur. Parallèlement, leurs trois propriétaires devisent légèrement. Puisque nous voulons être discrets, puisqu'à présent nous savons d'eux tout ce qu'ils veulent que nous sachions et puisque enfin nous acceptons de n'en savoir pas plus, contentons-nous de saisir les dernières bribes de leur conversation.

- Hélène, vous ne m'aviez pas dit que vous rentrez à Orléans dès demain.

- Le boulot, Lucien, le boulot. Pas de mari, pas de gosses, pas de chien, vous le savez. Mais un boulot et sa kyrielle de contraintes. Et vous, vos cours reprennent quand ? à supposer qu'ils reprennent encore cette année universitaire, cela dit sans ironie aucune.

- Ils ont repris, je vous l'assure – mais sans moi. Et ne dites pas qu'ils me réclament, mes étudiants s'arrangent à merveille de mon absence. Mais je rentre moi aussi, dès samedi. Et vous, Claude ?

- Je reste. Pas question de chercher du travail avant octobre, dussé-je me nourrir exclusivement de coquillages. Mais je serai avec vous deux en pensée. De temps à autre, du moins. Ne m'en demandez pas plus, vous me connaissez.

- Lucien, cet avril, en fin de compte, était-ce le *cruellest month* de T. S. Eliot ou *l'avril léger* d'Apollinaire ?

- Ne peut-il être les deux à la fois ? Car vous ne m'avez pas ménagé, vous deux. Mais il y a maintenant

deux ou trois choses que je sais de moi.

Deuxième partie
D’une terrasse aux dalles rouges

Me revoici dans le Nord, « Un Avril » à la main. Les pages apprennent à vivre ensemble, à prendre leur sens les unes des autres, à contribuer à un tout, désormais achevé. Malgré les nombreuses métaphores qui veulent laisser entendre le contraire (tourner la page, mettre un point final, etc.) on ne termine pas une vie comme on achève un roman. Je n'ai rien fini. J'ai quitté Rome, c'est tout.

Me revoici dans le Nord, seul avec l'été qui s'achève. Je supporte de moins en moins d'être enfermé entre les murs d'une maison ; je reste ici sur la terrasse, jusqu'à ce que je tombe de sommeil. Je reste malgré le froid, malgré mes doigts qui s'engourdissent autour de mon stylo, malgré la lumière qui quitte le ciel chaque jour un peu plus tôt.

Je pourrai bientôt voir Rome, savoir ce que j'y ai vu, peut-être comprendre ce que j'y ai fait. Cette fois-ci, cet été-ci, mais aussi cet autre été, que j'ai tenté d'approcher, dont j'aurais aimé faire un objet, quelque chose que je pourrais poser sur ma table, quelque chose de dur et de définitif.

Claire, Hélène, Claude : je pense à ce que je pourrais encore vous dire, à ce que je pourrais encore dire de vous. Mais je vous ai laissés partir. Il est trop tard désormais pour vous rappeler, pour vous demander de reprendre place.

Je reçois une lettre ; je déchire l'enveloppe, je saisis les feuillets qu'elle contient, je la froisse et la jette au panier. Mais si l'enveloppe est vide, je n'ai plus que cela : je l'étudierai patiemment, j'en scruterai tous les signes, le timbre, le cachet de la poste, l'adresse, l'adresse au dos, s'il y en a une ; le vide où elle aurait dû se trouver, s'il n'y en a pas.

Il n'y a finalement rien au centre, il n'y a pas de centre ; ou bien au centre il y a le roman qu'Hélène écrit, illisible, voulu tel, offert tel. Tout autour les écorces, les enveloppes. On ne m'a rien donné d'autre. Celle-ci est la quantième ?

[J'ai rendez-vous avec Michel-Ange, à dix heures, à la place du Capitole. Comme lieu de rencontre, j'aurais préféré un café le long du Corso, ou, ce qui eût été mieux encore, à une heure légèrement plus tardive, un bar à vin dont je suis déjà devenu un habitué. Mais on ne discute pas les modalités d'un tel privilège. C'est une faiblesse bien compréhensible de la part du Maître d'insister pour que l'entretien se déroule au centre même d'un de ses chefs-d'œuvre. Je me demande comment il s'y prendra pour tenir tous les touristes à l'écart pendant notre entrevue.

Quand j'arrive, la place est pratiquement vide. On y a dressé une estrade, avec une table et trois fauteuils recouverts de velours rouge. Celui du milieu est occupé par Michel-Ange. La secrétaire de l'Académie, présente également, me prie de prendre place sur une chaise unique faisant face à l'estrade, et me fait savoir que Michel-Ange (*Michelangiolo Buonarroti*) est le Président du Jury. Il est flanqué de Pasolini à sa gauche et du Caravage à sa droite. « Je rappelle que les examens sont publics », déclare solennellement le Président. « Faites entrer. » Le public entre – exactement celui et celles à la présence desquels je pouvais aisément m'attendre, Claude, Hélène et Claire. Ils ont apporté avec eux des sièges pliants qu'ils ouvrent et sur lesquels ils s'assoient, avec circonspection, pour éviter le moindre grincement. Ces préparatifs m'ont donné le temps de formuler une objection. « Monsieur le Président, je ne savais pas qu'il s'agissait d'un examen. Je… » « C'est tout simplement la poursuite de votre séjour parmi nous qui va se décider aujourd'hui, jeune homme. La réussite de l'examen auquel vous allez être soumis en est une condition *sine qua non*. »

Je constate que Pasolini (encore bien jeune, il enseigne sans doute toujours dans le Frioul) et le Caravage (assez mal fagoté, tête de Bacchus, plus gueule de bois que malade) ont des tas de choses à se dire. J'attends de leur part des questions moins pointues et plus d'indulgence. Mais le Président tire la tête des grands jours, celle de son Moïse. « Ça ne va pas être de la tarte, me dis-je. Plutôt le *pasticciaccio*. »
« Que savez-vous de la gémellité comme principe de composition ? »
Ouf, le seul truc que j'ai vraiment bien préparé. Je vais être reçu.]

Je ne progresse plus qu'à tout petits pas, maintenant. La vie m'a repris, comme on dit – et pourtant quelle vie, quelle vie sinon ce que j'en fais ? Si ce qui m'est le plus précieux, c'est le souvenir de vous trois, qu'est-ce que je fais ici dans cette salle de cours, devant ces étudiants ? Je n'ai qu'une table de travail, c'est celle que je peux tirer dehors, sur la terrasse aux dalles rouges, ces derniers jours où l'automne le permet. Surtout ne pas finir, ne pas se dire que c'est fini, qu'il n'y a plus qu'à tirer le trait, plus rien à écrire, que Claire, Hélène et Claude, ce n'étaient que les personnages d'un récit, qu'il faut finir maintenant. Maintenant que la vie m'a repris – mais quelle vie, et à mesurer à quelle aune ?

Il n'est pas facile d'écrire dans le noir. Je ne parle pas ici de cette semi-obscurité qui permet encore de repérer si une ligne est déjà écrite ou non, mais bien d'une obscurité totale ou presque totale, où la feuille de papier est un grand champ noir que les mains connaissent mieux que les yeux. Si on y ajoute le froid, l'engourdissement qui gagne les doigts si bien qu'il faut tenir les mains serrées entre les cuisses avant de pouvoir écrire – l'interprétation, ici encore, sera facile : j'ai atteint le point où je ne veux plus rien voir, plus rien savoir, ne jeter sur rien aucune lumière. Écrire, car c'est ce que j'ai toujours fait.

Il y a très peu de lumière artificielle ici, l'éclairage public se limitant à de petites flaques blafardes au pied des épées, en bord de rue, loin de moi. Je guette l'apparition des étoiles. Elles surgissent de leur puits d'encre, puis imperceptiblement se mettent à glisser, sans faire de bruit, sans laisser de trace, sans écarter les feuilles des arbres.

Rien écrit de toute la journée – j'ai attendu la nuit.

À nouveau passé une grande partie de la nuit sur la terrasse. Je voulais simplement me calmer, en me forçant à garder les yeux ouverts dans le noir, jusqu'à sentir que je suis sans poids, qu'il n'y a ni réponse ni question. Je me suis mis à écrire dans le grand cahier vert, sans me soucier où je portais la pointe du

stylo, ouvrant au hasard, surchargeant les lignes, peut-être, je ne pouvais voir.

Je ne veux plus consigner ici, de jour, qu'un bref rapport de mon activité d'écrivant. Quand revient le jour, qui se doute que ma nuit s'est peuplée, que je les ai fait asseoir près de moi, Claude, Hélène, et Claire qui vient parfois nous rejoindre ? Que nous habitons de vastes chambres claires comme des prairies au soleil, qu'elle sourie encore en voyant le lit défait, que j'aime encore son regard qui se perd sur les toits et les terrasses de Rome ?

Depuis quelque temps, je ne tourne plus la page quand j'arrive au bout.

Je me souviens du soir où pour la première fois j'ai cherché à replacer la pointe du stylo précisément sur la première lettre de la première ligne ; au troisième passage, je savais qu'il ne me serait plus possible de me relire.

Je me réveillai à l'aube – il y avait des pages et des pages de cet absurde palimpseste, sur mes genoux. Je les ai tendues à Hélène.

[Qu'ainsi l'emporte la littérature.]

(Marche-en-Famenne, Beg-Léguer, Rome, été 2001, été 2002)

---

[1] Puisque selon mes bons principes on ne badine pas avec ce que le lecteur peut vérifier (même si pour ce faire il devrait se donner beaucoup de peine), il s'agit bien d'une Olivetti portable. J'ai, par le jeu d'une conversation à bâtons rompus, obtenu cette information de Marcel Moreau lui-même. Pour être tout à fait précis, j'ajouterai que, bien que de marque italienne, elle a été fabriquée en Espagne et trouvée sur une poubelle par le fils de l'intéressé (vraisemblablement à Bruxelles). Voilà plus de dix ans qu'elle rend de bons et loyaux services à la *littérature belge d'expression française* (c'est ainsi qu'on l'appelait jadis).